

Un canto a mi hermano
"Germinaran los días de luto"

Elizabeth González Altamirano



Un chant pour mon frère

"Les jours de deuil germeront"

Traduction

Paul Bétous Catuhe

En español

Elizabeth González Altamirano

Un chant pour mon frère
« Les jours de deuil germeront »

Traduit de l'espagnol (chili) par

Paul Bétous Catuhe

Titre original

Un canto a mi hermano

« Germinaran los días de luto »

Dédié à

Pilar, la fille de l'exil, qui cherche son sourire dans les souvenirs d'enfance

Silvia, sa *compañera*¹ et amoureuse éternelle, qui l'accompagna dans l'exil et ramena ses cendres à son port chéri.

Detlef, son ami d'exil allemand qui, de temps en temps, vient m'embrasser et partager des souvenirs.

Mes parents, preuves de constance et d'engagement

1 *Compañero, compañera* : ici, compagne. Dans l'ensemble du texte, il a en général le sens politique de camarade.

Désertion

Printemps 1973

Septembre, les mimosas d'hiver explosent de toutes leurs couleurs, l'effluve monte les escaliers de Valparaiso², les enfants jouent au ballon sur des terrains construits dans des lieux improbables sur les différents *cerros*³ de ma ville, les cerf-volants sont en compétition avec les mouettes pour recouvrir le ciel.

J'ai toujours aimé le mois de septembre, ce soleil tiède inondant la maison, le vent qui surgit dans l'après-midi, nous obligeant à fermer les fenêtres.

Les pruniers en fleurs accueillent les colibris qui virevoltent allégrement autour des fleurs.

2 Valparaiso, la Perle du Pacifique, est le premier port et la deuxième ville du Chili.

3 Cerro : colline. Les 42 *cerros* de Valparaiso font l'orgueil et l'originalité de ce port. Chacun d'eux possède sa propre spécificité socio-culturelle, sa « vie de quartier » particulière.

Jamais je n'aurais imaginé que pour moi, la magie de ce mois changerait. C'était en 1973, mon frère faisait son service militaire dans le régiment de Maipu, à Valparaiso. Il fut transféré, pour comportement exemplaire, au Ministère de la Défense, à Santiago⁴. C'est là que le surprit le coup d'État militaire qui renversa le gouvernement démocratique de Salvador Allende en septembre 1973.

De nombreux jours passèrent sans rien savoir de lui, jusqu'à cette matinée où il apparut à la maison. Nous vivions sur le *cerro* Florida, je le vis les yeux tristes et le sourire absent. Nous apprîmes ainsi qu'il avait déserté l'armée, il ne pouvait pas prendre part à la trahison d'un gouvernement démocratique, nous dit-il ; il nous raconta ce qu'il avait vu durant les jours qu'il avait dû passer au Ministère de la Défense, il nous décrivit les atrocités commises par les militaires contre un peuple démocratique. Il nous parla de son engagement, de l'obligation qu'il ressentait de lutter contre un gouvernement totalitaire.

Il embrassa mes parents, moi j'étais blottie en silence dans un fauteuil, je suppose qu'à 17 ans, et bien que nous partagions ces idéaux politiques, je ne prenais pas la mesure de ce que

4 Capitale du Chili

nous allions vivre. J'étais seulement capable de pressentir que je n'allais pas le voir pendant très longtemps, et j'en souffrais.

Cadets de la famille, nous partagions plein de choses : certaines amitiés, le goût de la musique, l'amour des animaux ; jouer à la toupie, aux boules sous les pêchers qui, en été, parfumaient les alentours de leurs fruits mûrs, jouer au cerf-volant dès les premiers jours de septembre dans la grande cour du collège où mes parents étaient concierges.

Mon frère était un jeune homme simple, doux, créatif, solidaire et décidé, chéri par les voisins. Il aimait rire des gens mais surtout avec eux : il avait toujours des traits d'esprit qui, encore aujourd'hui, sont les sujets de conversation des repas de famille et des amis du quartier. Son audace n'avait pas de limites ; je me souviens de la fois où, en pleine campagne politique, il ramena plusieurs pots de peinture jaune. Il était allé demander de la peinture au comité du Parti National pour faire de la propagande dans son quartier. Ils lui donnèrent donc quelques pots de peinture jaune avec lesquels mon père repeignit la maison.

Il fallait nous quitter, nous ne savions pas quand nous allions le revoir, nous ne saurions pas où il serait, bien qu'il nous promit de chercher le moyen de nous prévenir dès il le pourrait. Mes parents l'embrassèrent avec une profonde émotion, moi, je l'embrassais comme jamais, quelque chose se passait à l'intérieur de moi, je me voyais me transformer rapidement en femme, d'une certaine manière je pressentais tout ce que notre famille allait devoir souffrir.

Un mois n'était pas encore passé quand vint à la maison, sans prévenir, une jeune fille menue au regard inquiet. Elle s'appelait Laura et disait venir de la part de mon frère ; nous étions seules ma mère et moi à la maison, nous lui posâmes de nombreuses questions, nous voulions savoir, mais les réponses furent peu nombreuses. Au cours de la conversation elle essaya de nous amener au bord de la terrasse ; ce n'est que beaucoup plus tard que nous apprîmes par mon frère qu'il était alors au pied du *cerro* et, qu'ainsi, il avait pu nous voir.

Dès ce moment-là, les rencontres furtives commencèrent : sur les places arriver et s'asseoir à ses côtés, parler le minimum, lui donner de l'argent, essayer de découvrir dans ses gestes s'il allait réellement bien. Un long temps passa ainsi. Lorsque nous avons pu trouver une autre maison, plus sûre pour qu'il vienne

nous rendre visite sans que les voisins ne le connaissent, nous avons déménagé.

Il venait parfois nous voir. Ces moments nous permettaient de croire que, d'une manière ou d'une autre, nous reconstruisions une famille ; en réalité nous nous mentions, notre famille s'était brisée et nous ne réussirions jamais à être ce que nous avons été, dorénavant il n'y aurait plus de repas du dimanche, ni d'*empanadas*⁵ partagées, il n'y aurait plus d'amis écoutant la musique sur la terrasse, il n'y aurait plus de discussions jusqu'à l'aube, nous n'étions déjà plus ensemble et nous vivions avec la peur de ne pas savoir ce qui allait lui arriver.

Le mois de septembre était passé, malgré la douleur, les pruniers exhibés leurs petites fleurs qui annonçaient les fruits estivaux, Zuky, notre chien survivant de la police – celle-là même qui força notre maison à plusieurs reprises parce que des voisins nous avaient dénoncés, ces mêmes voisins qui se disaient nos amis – prit l'habitude d'aboyer contre les autos et de les poursuivre ; notre chat du nom de Compañero, se fit appeler Cota.

5 Chausson en pâte brisée ou feuilletée, farci de viande, de fromage ou encore de fruits de mer. Elle peut être cuite au four ou frite.

Dans le silence familial nous commençons à accepter ce que nous allons devoir vivre, arrestation, torture, prison, exil, était le prix à payer pour ne pas renier nos idées.

Arrestation

Hiver 1974

Cet après-midi-là, en rentrant à la maison après le lycée, mon père m'appela dans son atelier, en cachette de ma mère. Là, il me raconta extrêmement nerveux qu'une femme était venue de la part de mon frère, pour nous informer qu'il avait été arrêté dans la ville de Belloto⁶, qu'il était en prison, me dit-il. Mon père voulait le cacher à ma mère par peur de sa réaction. Nous avons décidé d'attendre le jour des visites et que j'irais le voir. Nous n'avons pas pu cacher la nouvelle très longtemps, car ils parlèrent de l'arrestation au journal de la nuit et l'image de mon frère passa à l'écran, aux côtés d'autres *compañeros* et *compañeras*.

Ma mère pleurait, inconsolable, tandis que mon père, à ses côtés, soutenait sa main avec la tendresse des ans et la rage des moments que nous étions en train de vivre.

6 Secteur de la ville de Quilpue, région de Valparaiso.

Moi, je les observais en silence. Mon frère était emprisonné et nous avions des doutes sur les conditions dans lesquelles il se trouvait. J'allais ce jour-là à l'église en face de la maison, je m'y assis en silence et je parlais avec Dieu ; je n'arrivais pas à comprendre tout ce qui arrivait, ce qui nous arrivait. Il n'y avait aucune explication à tant de douleur, à tant d'injustice. Je crois que ma relation avec Dieu se brisa à cet instant-là ; de nombreuses années s'écoulèrent avant que je ne puisse me retrouver avec lui.

Nous allions apprendre plus tard que l'un des *compañeros* du groupe avait été dénoncé, ce qui entraîna la localisation du groupe et l'arrestation de tous.

Mon frère fut transporté, depuis la ville de Belloto, dans un véhicule conduit par des fonctionnaires de la CNI⁷ ; il fut torturé brutalement au cours du trajet qui l'amenait à la caserne Silvas Palma, à Valparaíso.

7 Central Nacional de Informaciones. La Centrale Nationale de l'Information était l'organe de renseignement le plus important de la dictature militaire de Pinochet, duquel elle dépendait directement. Elle fonctionna de 1977 à 1990, après la dissolution de la Direction Nationale du Renseignement (Dirección de Inteligencia Nacional – DINA)

Nous ne comprenions pas pourquoi nous n'avions pas eu de nouvelles de lui durant plusieurs jours ; la raison en était qu'il était déjà emprisonné et torturé ; nous n'en avons rien su jusqu'à ce que madame Clorinda, propriétaire de la maison où il vivait, vint nous informer. Cellule extrémiste désarticulée dans la région, pouvait-on lire dans les journaux.

Prison

Hiver 1974

Le jour des visites arriva, et j'allais le voir. Je ne parvenais pas à m'imaginer à quoi il ressemblerait, tant d'images me venaient à l'esprit : je pensais le retrouver dans un costume rayé, ou le voir derrière une vitre. En arrivant je me trouvais face à un immeuble de deux étages, entourés de hautes murailles de pierres blanches.

Au pied de la muraille, une longue file de visiteurs attendait l'heure d'entrée. Je restais là, écoutant les conversations, si étranges pour moi ; en ce temps-là, les prisonniers politiques et les prisonniers de droits communs recevaient les visites ensemble.

Quand l'heure d'entrée arriva, la file se mit à avancer lentement. Je passais d'abord par un bureau où des gardes contrôlèrent ce que j'apportais, puis dans une officine où des femmes gendarmes contrôlèrent mon corps ; les bruits

m'étaient étrangers et les odeurs inconnues. Aujourd'hui encore, quand je ferme les yeux, je peux me retrouver là-bas. Puis j'avais vers une première cour, où je laissais ma carte d'identité, je montais ensuite par un petit escalier et passais sous un portail d'acier, pour arriver dans une très grande cour. Mon frère était là, en face de moi, les bras croisés sur la poitrine et les jambes écartées, comme à son habitude, il souriait.

Mes yeux se remplirent de larmes, je ne pus m'en empêcher. Il m'embrassa en disant « Ça va petite sœur ». Je restais silencieuse, entourée de ses bras, de ces bras qui faisaient s'envoler haut les cerfs-volants, de ces bras qui me transportaient dans la brouette, sous les pêchers du collège, mêlant nos rires aux chants des moineaux.

Ses yeux étaient là, tranquilles, fouillant dans les miens la liberté volée, respirant dans mes mains le soupir des vents qui s'élevait par les escaliers et les ascenseurs. Nous étions là, dans les bras l'un de l'autre, affrontant la tempête qui allait durer 4 ans.

Mon frère et moi avions toujours été très unis, je suppose qu'être les plus jeunes nous avait permis de partager de nombreuses situations, qui nous avaient rapprochés. Mais la prison aura consolidé notre union et la transforma en quelque chose de difficile à exprimer.

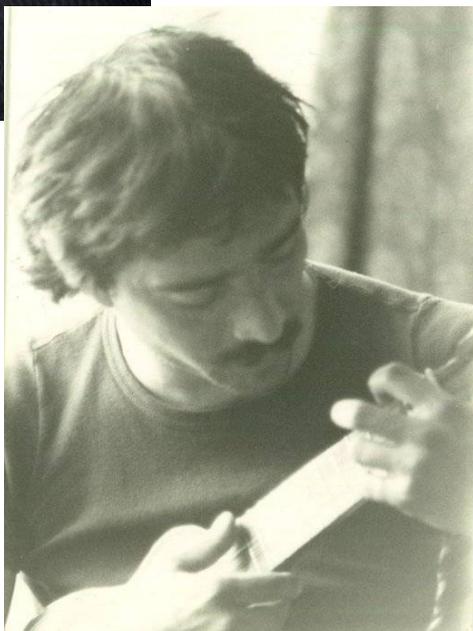
Là-bas, j'eus l'opportunité de connaître de nombreux *compañeros*, je créais des liens d'amitié aussi bien avec les détenus qu'avec leurs familles ; ces longues files que nous faisons avant d'entrer pour les visites, nous permettaient de nous connaître profondément. Ces liens existent encore aujourd'hui, parfois nous nous retrouvons par hasard, et nous ressentons ces relations intimes que forgèrent ces moments-là. Malgré leur tristesse, nous avons pu les transformer : comme en ce jour de Noël 1975, quand les *compañeros* eurent la permission de fêter Noël aux enfants, les gardes eux-mêmes avaient offert deux caisses de glaces. La fête avait été très sympa et très bien organisée. Des *compañeros* de l'Université du Chili, eux aussi détenus, réalisèrent des activités artistiques ; des gâteaux de toutes les couleurs attirèrent grandement l'attention et furent l'attraction principale des enfants ; nous avons appris, par la suite, qu'ils avaient ajouté des jus colorés à l'appareil, l'histoire s'en souviendra comme les « gâteaux taulards »

En prison les détenus s'organisaient autour de différentes activités, les travaux d'artisanat étant les plus fréquents : médailles de monnaies antiques, sandales de caoutchouc avec du caoutchouc de pneus, ouvrages en laine, bateaux en bois, ouvrages en noyaux d'avocat et en os, bracelets en cuir. Bien plus tard, suite à l'arrivée de quelques détenus de Santiago, ils se mirent à fabriquer des instruments de musique, comme des charangos, et, très rapidement, ils avaient formé un groupe folklorique.

Je conserve encore aujourd'hui un de ces charangos, mon frère me l'offrit pour l'un de mes anniversaires. J'ai essayé d'apprendre à en jouer, mais je n'y suis pas arrivée, il fait maintenant partie des trésors les plus précieux qui accompagnent ma vie.



*« Le charango dans
tes mains devient
musique. Il est né
dans une cellule et a
rendu sa liberté à
notre esprit »*



On organisa, avec le Vicaire de la Solidarité à Santiago, la commercialisation de ces ouvrages ; j'étais chargée de les emporter, puis de ramener l'argent pour le partager entre ceux qui les fabriquaient.

Lors d'une période estivale, nous avons installé un étal sur une foire artisanale. Nous étions là quand les autorités fascistes sont venues pour inaugurer la foire, sans savoir qu'un groupe de prisonniers politiques en faisait partie. Quand des touristes venaient acheter un ouvrage, nous leur disions que le travail était fait par des prisonniers politiques, dans ces moments-là, nous vendions plus et à un meilleur prix ; une autre manière de tromper l'encadrement militaire qui nous rendait plus fort.



« En cousant un petit cadeau, tu allais cousant des rêves que tu offrais à ceux que tu aimais »



*« Ta prison n'a pas pu enfermer ton esprit,
tu l'as laissé voler à travers les cieux de
l'imagination, en créant des objets qui sont
aujourd'hui les témoignages de ton courage
et de ta constance »*

Durant l'une de mes visites, mon frère m'offrit un cadeau, il mit dans ma main une médaille sur laquelle était gravée une chaîne, sur la partie postérieure on pouvait lire « Les jours de deuil germeront »; cette médaille a pendu à mon cou durant de nombreuses années. La porter me remplissait d'orgueil, je reconnaissais ainsi mon frère comme un prisonnier politique, comme un homme conséquent et valeureux, qui avait décidé de ne pas rester en marge face aux injustices qui avaient lieu chaque jour dans notre pays. Il prit le chemin de l'engagement, il aurait pu rester, comme beaucoup, dans la tranquillité de sa maison, pleurant tant d'injustice, mais cette attitude aurait trahi ce que nos parents nous avaient toujours enseigné : nous étions une famille qui discutait beaucoup, qui lisait beaucoup ; nous étions une famille qui avait célébré l'arrivée d'un gouvernement socialiste et qui paya le prix de sa conséquence avec courage.

Mon frère me commenta un jour qu'un *compañero*, au cours des conversations nocturnes, dans la cellule, révéla qu'il avait déçu son père, qu'il n'avait jamais été soutenu par sa famille dans le chemin choisi ; mon frère leur dit avec beaucoup d'orgueil que ses parents étaient fiers de lui. Je pus voir dans ses yeux, alors qu'il me le racontait, la joie de savoir que les siens seraient toujours avec lui, la force de savoir qu'il n'était pas seul.

Nous alternions les visites avec mes parents, une fois moi, eux la suivante. Mon vieux chêne et sa *compañera*, ma mère, prenaient le chemin de la prison, le dimanche, pour voir leur fils. Ils y allaient le regard haut, les bras ouverts et le sourire chaleureux.



« Notre famille s'est toujours battue pour ce qu'elle croyait juste, tu en as été l'exemple et c'est pourquoi tu es dans la mémoire de nous qui te suivons »

Bien qu'incarcérés, les prisonniers politiques continuaient leurs luttes. L'une d'elles fut de séparer les visites d'avec celles des prisonniers de droits communs. Quand nous sommes parvenus à obtenir des visites pour nous seuls, la vie en commun est devenue plus agréable.

L'image la plus claire que j'ai de ces visites était de voir venir mon frère avec son tabouret sur l'épaule et un poncho café qui le recouvrait : tous les prisonniers avaient un tabouret pour recevoir les visites. Nous nous asseyions là, pour discuter jusqu'à ce qu'il me demande de nous promener sur la place. Il me prenait par le bras et nous marchions autour de la cour. Dans ces moments-là, je me sentais redevenir une petite fille, je sentais à nouveau les pêchers que mon père soignait et arrosait avec soin. Dans ces moments-là, nous nous envolions ensemble loin de ces murs, nous revenions avec notre mère à la plage Las Torpederas, la plage de notre enfance où nous nous baladions les après-midi d'été, accompagnés d'amis et de leurs mères. Les silences s'emparaient souvent de nous, le regard distant, la cigarette... Ma main sur son épaule le ramenait à mes côtés, nous allions vers l'un des groupes formés dans la cour, là, les rires revenaient, les blagues, les expériences.

UN CHANT POUR MON FRÈRE « LES JOURS DE DEUIL GERMERONT



« Les compañeros d'un moment de la vie peuvent nous parler de ces souvenirs oubliés »



Lors des discussions, j'écoutais les tortures subies par certains *compañeros*, leur capacité de rire de situations si difficiles était admirable, ils possédaient la force de ceux qui savent détenir la vérité, ils étaient de jeunes étudiants, travailleurs. Il y avait aussi un groupe de marins de l'escouade nationale, marins constitutionnalistes qui avaient été détenus et torturés par leurs supérieurs pour avoir dénoncé le complot contre le gouvernement de Salvador Allende.

Les mois passèrent ainsi, puis les années ; avec quelques-unes des camarades nous cherchions les moyens d'être plus près d'eux, même les jours où il n'y avait pas de visites ; nous avons ainsi eu l'idée d'aller dans le cimetière en face de la prison. Dans l'après-midi, une fois le cimetière fermé, nous escaladions le mur arrière et, une fois à l'intérieur, nous montions sur l'une des niches surélevées. De là, je commençais à crier le nom de mon frère jusqu'à ce qu'il m'entende, ou que quelqu'un le prévienne. Les autres *compañeros* apparaissaient, et nous restions là un long moment, discutant en criant ou chantant ; quand je m'en souviens aujourd'hui je ne peux m'empêcher de sourire. Il y avait même un garde du nom d'Olave qui, lorsqu'il me voyait juchait sur la niche, me demandait à grands cris si je voulais parler à mon frère. Suite à ma réponse affirmative, il commençait à crier pour qu'il vienne. Je dois dire que tous les gendarmes n'étaient pas si

solidaires, quelques-uns abusèrent de leur autorité, surtout lors des perquisitions qui se réalisaient fréquemment.



« Ni les barreaux les plus épais ne purent t'empêcher de sentir l'amitié et le compañerismo »



Ce cimetière fut d'une grande aide en ce temps-là : il nous arrivait souvent de vouloir amener des fleurs pour les visites sans avoir d'argent, nous allions donc les chercher au cimetière.

En cherchant la manière de rapprocher de mon frère ce qu'il aimait, j'eus, un jour, l'idée d'aller à la plage : je mis du sable dans un flacon de verre, des algues et de l'eau de mer. Je suis allé à la prison avec ce flacon. Les gendarmes me regardaient d'une manière étrange sans comprendre cette folie, ils l'ont senti en se disant que ce pouvait être une liqueur. Je réussis à entrer avec ma plage. Mon frère était heureux et, à partir de ce moment-là, il m'apporta le flacon, de temps en temps, pour que je le rénove.



*« La dictature n'a jamais
compris qu'un livre pouvait
libérer nos âmes même de la
plus dure des répressions »*

À l'occasion d'une de mes nombreuses visites à la prison, je fus surprise d'apprendre qu'un groupe de camarades, parmi eux mon frère, avait été transféré à la prison de Santiago, comme mesure de force parce qu'ils avaient commencé une grève de la faim, pour exiger l'accélération des conseils de guerre.

Je restais là sans savoir quoi faire, je n'étais jamais allée à Santiago ; avec d'autres camarades nous nous sommes organisés pour faire le voyage et les voir. Nous avons pris connaissance du jour des visites. Nous nous sommes réunis très tôt, ce jour-là, dans la rue Errazuriz où passait le bus et nous sommes partis les voir. Nous sommes arrivés à la gare des bus de Santiago, de là il n'y avait qu'à traverser la rue pour atteindre la prison. Le système utilisé était très différent de celui de Valparaiso : nous avons donc dû nous y adapter. Les révisions étaient plus nombreuses, il fallait apporter 5 listes avec ce que l'on amenait aux détenus et envoyer le sac et les listes avant de commencer les visites. Le chilien, ingénieux comme toujours, inventa un système pour faire les listes à l'aide d'un calque, et accélérer ainsi le procédé ; en échange de quelques pièces de monnaies, bien sûr. C'est ainsi que je visitais pour la première fois la capitale du Chili.

Je n'ai jamais arrêté de me rendre à la prison de Valparaiso : même si mon frère n'était plus à l'intérieur, des liens d'amitié me faisaient traverser les *cerros*, depuis le *cerro* Bellavista (Bellevue) jusqu'au *cerro* Carcel (Prison), pour être avec les *compañeros*, leur parler de la situation dans la prison de Santiago, et connaître les dernières nouvelles.

Malgré la douleur que représentait cette situation, nous n'avons jamais cessé de rire, de nous rappeler des instants passés et de les partager.



« Ceux qui ont compris ta lutte ont toujours été à tes côtés, venant te voir avec d'autres compañeros même dans les moments difficiles »

Peu de temps s'était écoulé depuis l'arrivée de mon frère à Santiago, quand je montais à la prison pour y déposer un tabouret que l'on m'avait demandé ; j'étais à la réception quand un prisonnier de droit commun, de ceux qu'ils appelaient « mocito », me donna un petit papier. Je l'ouvris et, en le lisant, j'appris que mon frère était à nouveau dans la prison de Valparaiso : il avait été transféré dans la nuit, avec un groupe de camarades qui avaient commencé une nouvelle grève de la faim. Pour lui faire savoir que l'on m'avait informé de la nouvelle situation, j'envoyais le tabouret à son nom.

Le jour suivant avaient lieu les visites, j'y allais et je le retrouvais. Il était là, une fois de plus. Il riait beaucoup et je lui demandais, intriguée, ce qu'il lui arrivait. Il me raconta :

Ils avaient terminé leur grève de la faim le jour précédent, quand ils l'appelèrent à travers les haut-parleurs pour l'informer qu'il avait un colis. Tout le monde était heureux, en pensant qu'ils allaient pouvoir manger quelque chose, après ces quelques jours de jeûne. Quand il revint avec le tabouret sur l'épaule, les rires furent généraux et, dès ce moment-là, le tabouret s'appela « banc mayo » et nous sommes, bien sûr, devenus le centre des blagues durant un long moment.

Il resta plusieurs mois à la prison de Valparaiso, jusqu'au jour où il fut à nouveau transféré, cette fois-ci au pénitencier de Santiago, en même temps que d'autres *compañeros*.

Une *compañera* qui vivait à Santiago, dont le *compañero* avait aussi été transféré, nous amena au pénitencier. Il n'y avait pas de visite ce jour-là et j'ai dû rentrer à Valparaiso sans pouvoir le voir. La sensation que j'éprouvais alors fut une grande tristesse, nous attendions tant, l'un comme l'autre, le jour de la visite : c'était la manière de sortir de la routine de l'enfermement, c'était la manière d'avoir des nouvelles de la famille, des amis, c'était la rencontre avec un fragment de liberté que la famille apportait de différentes manières ; je retournais donc à la maison, sans savoir comment il allait. J'allais devoir attendre 3 jours pour le voir.

Mon frère se mit à écrire, ses poèmes lui permettaient d'exprimer ses sentiments les plus profonds. Petit à petit je commençais à partager ces jours interminables derrière les murailles, je commençais à lire son travail et à l'admirer.

J'aimais cette manière d'écrire, de transmettre, j'aimais le langage employé ; j'écrivais moi aussi, mais mon travail était si

différent du sien... Il me paraissait tellement inférieur à celui qu'il produisait que je ne lui ai jamais montré. Il m'a dit un jour que le temps était venu de partager mes écrits avec lui, je ne l'ai jamais fait et je le regrette maintenant.

Ses cahiers de poèmes commencèrent à sortir de prison. J'étais chargée de les emmener, je les gardais très près de moi et durant la nuit je lisais ces feuilles imprégnées de son ressenti, de ses désirs, de ses amours.

Mon frère était un jeune homme généreux, il rêvait d'égalité, de justice sociale. Je me souviens qu'il était tombé malade en travaillant aux Chantiers Navals La Habas. Nous ne savions pas ce qu'il avait. Nous l'avons finalement découvert : il peignait des tubes de l'intérieur, avec une peinture très toxique pour laquelle il recevait du lait, en vue d'en contrer les effets. Mon frère offrait ce lait à un *compañero* qui avaient de jeunes enfants. Mon frère était comme ça, un jeune homme solidaire qui rêvait de vivre dans un pays plus juste.

Ses poèmes le reflétaient : cette nostalgie qui l'accompagnait toujours, ces yeux qui se perdaient au loin, cette recherche, cette complicité avec la vie. Il transmettait son ressenti à

travers ses paroles, à travers ses vers qui volaient haut, surpassant les murailles froides. Ses vers, comme des cerf-volants de couleurs, se baladaient en ville au fond de mon sac de laine. Ils arrivaient à la plage et plongeaient dans ces eaux glacées qui, lorsqu'il était enfant, caressaient ses audaces et succombaient à ses rires. Ses poèmes sont l'héritage qu'il nous a laissé, ils sont ses gestes, ils sont sa lutte, ils sont le chant toujours vivant malgré le silence éternel.

OCTOBRE

05 octobre

*Tes yeux s'approchaient limpides comme le jour
alors*

*Les murs témoins de tant de bêtises sentent
la rumeur bleue des crépuscules dévastés.*

*Moi j'émerge des ombres satisfait de lumière et sans relâche
mon langage je lance en direction du vent
et ainsi...*

*Sous les tréfonds des rêves inévitables une larme
ta lueur
se suicide et tombe.*

*Je suis le chanteur voisin du bègue secret
qui punit et pardonne les pêchés du monde.*

*Je suis le phare allumé qui fait s'échouer les bateaux
regarde-moi je suis un chant pinçant tes yeux
je suis le premier... et non le dernier*

voici la fenêtre ouverte tout au bord de l'abîme

"Post-scriptum"

Marchant au bord de ma gorge...

Encore et comme toujours

jusqu'à ton être je monte,

de nostalgie mon visage est couvert

mais je vis, je continue

galopant sur mon étalon du verbe indomptable

et tu me vois ainsi maintenant

sous tes yeux...

Libre

12 octobre

Le temps vient sans laisser de trace

*Ainsi vont mes pas l'un après l'autre et sans vaciller,
provocants*

*entre les jours et les nuits indifférents
un châtiment et tout à coup...*

*Le monde se réduit
les murs s'élèvent.*

*Les murs vieillissent d'anciennes inscriptions
légendes inachevées de reclus tabassés...*

*Et la faim... la douce faim
au goût d'oubli*

à tant de bouches réparti.

*Elle se mêle à ma voix
qui ne craint pas le châtiment.*

13 octobre

Ils donnèrent du...

*La terre triste pleure ses morts et maintenant,
mon chant tremble...*

Je suis revenu.

*Long voyage dans les égouts
portes fermées pour une durée indéterminée...*

Et dans mes rêves j'ai vu :

*Des archives dévastées replètes de noms,
échafauds occultes et bourreaux gantés,
dans mes rêves j'ai vu,
tant de choses que je suis revenu.*

*Ma voix tambourinait et il n'y avait ici que le silence,
et des visages désolés
et des actes impitoyables...*

De larges murs, des pièges de pierres édentées,

*par eux ma voix n'est pas abîmée
aujourd'hui les mots ne blessent plus,
ni les rêves d'épées.
Aujourd'hui ma raison de roc indestructible,
gicle par mes pores,
j'ai sur le front des bouts de météores
découverts aux quatre coins de mes voyages sinistres
j'ai un accent de mer et de la poussière du désert,
qui ne pouvait attendre plus longtemps, je le verse sans
ambages.
Je suis revenu...
Du fond d'un abîme
qu'ils occultaient
comme le fond d'eux-mêmes.*

13 octobre (2)

*Ô mon ancien espoir hypnotique
à toi je dis...
Véronique,
belle perspective,
à jamais perdue,
laisse-moi te dire,
que là-bas,
près de l'obscur manteau des labyrinthes
marchant vers moi
je t'ai vue.
Tu avais une larme
et ta bouche mûrissant les horizons
ainsi je t'ai vu,
alors,
comme déchirant la nuit.*

La rose malheureuse

Elle agonise pendue et les étoiles ne viennent pas la voir

*Sur la froide fenêtre
pleine de rides la rose vit encore
et bien que maintenant sans odeur
je ne me lasse pas de la regarder.
La rose vieillie
Elle perd sa vie.*

14 octobre

La fatigue du jour fermant mes paupières...

Ô Dieu pétrifié et absent

tu t'éloignes tant

que mes yeux fatigués

ne t'attendent pas pour toujours

Ô Dieu, rien que d'odieux sentiments sous la protection du ciel

ton royaume en décadence

*le lieu de ta **provenance***

à en croire les légendes.

Dieu des infidèles et des croyants

Où sont passés tous les gens ?

Où sont tes anges dénudés et l'amour sans avenir ?

Si un jour tu dois venir

je ne serais déjà plus là

et toi tu seras seul au cœur des cruautés

*sans savoir qui rit et qui pleure
c'est pourquoi, maintenant
le poisson rémora s'alimente de coquelicots... et toi
ô toi, pauvre créateur de mondes inévitables
l'homme se débat et toi tu le sais
lui crie clémence
mais, il ne trouve que ton absence
Ô Dieu, sentiments odieux et Dieu n'envoie pas de réponses
Pourquoi devrais-je moi croire en ton existence ?*

15 octobre

*Mes yeux tournés vers le sol
des nuits emprisonnées
quelqu'un riait
et dans le vestibule des rêves hermétiques
l'illusion inoxydable
transpire ou pleure dans l'après-midi
tous les recoins sont des pailles
à propos du froid
aujourd'hui mon recoin est répugnant.
Les bandes de pigeon
battent leurs ailes de plomb
les cellules vaniteuses
flétrirent mes roses
quelqu'un fuit par le trottoir du ciel
je le vois d'ici,*

*il a les yeux du persécuté
et un truc dur dans les poches
attenti...
ils pourraient te capturer
tu passerais alors un mauvais quart d'heure.*

*Où sont les caves officielles ?
Personne ne le sait...
ni le cadavre mort au bord de la mer
ne peut nous le dire...*

15 octobre (2)

D'accord...

je serais le bandit dénigré,

mais comprenez...

Jamais un renégat.

J'ai ici le christianisme des scapulaires malades

et parfois

Les soutanes troublées

caressent des trophées.

L'apôtre ferme les yeux quand quelqu'un n'écoute pas

“Bienheureux ceux qui, par fidélité à la justice, sont persécutés...”

Je parle... car j'ai un cri dans chaque œil

car je suis le bandit des actes inépuisables

alors c'est vrai ?

la croix a peur des sabres ?

Ah, mais j'ai la nausée devant tant d'actes grotesques,

de l'étrange indifférence des calices étroits,

des hosties de silence

qui frappent leurs poitrines...

Jésus... tes disciples ne parlent pas ta langue

ne craignent-ils pas la vision de Sodome et Gomorrhe ?

NOVEMBRE

01 novembre

*Aujourd'hui tu es parti
mon frère
et sur ce petit papier
j'ai voulu venir avec toi
pour monter le perron
qui te conduit à l'exil
je reste sur tes yeux.*

*Frère
là où ton front fermente
le verbe
ce sera là
notre rencontre.*

01 novembre (2)

*Avec une masse d'astres naviguant indifférents
mes yeux se cognent contre les murs d'en face.*

*Trois hommes défiant les tempêtes
succombant sous la furie des mers,
le jour des morts*

*des cadavres assoiffés
se noyèrent*

avec les rames ouvertes.

*Les hommes qui cultivent la houle
gisent au fond*

avec leurs filets filés.

Paix sur la mer

*pour ces pêcheurs
qui ne pêcheront plus jamais.*

Et paix sur la terre...

*pour les veuves de bonne volonté
qui se sont déjà mises à prier.
Aux coins des océans
les vagues cicatrisent
des naufragés malades.
Et là-bas les fragiles embarcations
à la recherche
de leurs derniers martyres.*

02 novembre

*Alors que la nuit m'observe de ses yeux obscurs
à toi, j'écris.*

*J'ai de solitude le visage couvert
et mes mains secouent la poussière.*

*La poussière des mois déchainés
sur des murs oxydés
et des cadenas fermés...*

*Elle me porte,
m'endurcit,
me gêne.*

*Tu es celle que j'attends
rituel inconnue,
amour inexistant évaporée.*

*Tu es l'espoir
que je garde toujours à mes côtés*

*et qui toujours m'a accompagné
quand les portes se refermaient.*

*Viens, les cloches du cerveau
pour toi tremblent déjà
viens, j'en ai marre
de continuer à t'attendre.*

*Sur ma bouche les baisers fermentés
ressemblent à des squelettes disséqués.*

03 novembre

*Dans la blanche après-midi des gestes vulgaires
l'homme se divertit de contes comme toujours.
Et les marionnettes se remettent à danser
la danse éternelle du pays imaginaire.
Je ne demande pas de conseillers pour venir imprimer
ce que ma voix doit déverser.
Je ne demande pas de vieux habits pleins de dogmes
je suis contre eux, d'une manière ou d'une autre.*

04 novembre

*Mon ex-prénom aujourd'hui
pend du calendrier
mais je ne possède aujourd'hui
que mon vocabulaire rituel
mon unique et le plus précieux cadeau,
qui descend par les mains
du présent carcéral.*

*Il n'y a pas de fleurs aujourd'hui
derrière le coin des draps,
peut-être, demain,
tu me les enverras... ma sœur.*

*Toi, qui m'a montré
un cercle sur ton doigt
comme un échantillon
de ce neveu que j'attends...*

Je vais te dire...

Il faut sceller ta signature

avec des goûts de teinturière,

toi tu laisseras ta signature...

Mais, moi je reste célibataire.

05 novembre

*J'étends mes yeux de lumière clairvoyante
à travers les fissures de ces ombres inertes.
Je suis celui qui traverse les murailles préhistoriques
saturées d'inscriptions mélancoliques
au-delà des limites de l'absurde
des sentences je me moque.
Au-delà des barreaux, mes yeux errent
jusqu'à rejoindre la mer.
La famine hante les bords teintés d'algues
alors que les hommes
se noient derrière leurs barques.
Et les oiseaux qui furent jadis ma plus belle contemplation
comme des lumières s'éteignent dans mon ancien réverbère...
Que vienne la mer tatouer des vagues sur mes paupières
que vienne le rêve perdu et le goût de l'échec.*

*Car j'ai peur de l'après-midi inondé de soleil
et j'ai besoin de l'amour
qui doit tempérer ma voix
j'ai encore plus besoin d'aimer, que des vagues de la mer
qu'aujourd'hui j'ai pu trouver.
Derrières mes paupières vibre la soif,
Et il ne reste plus rien à boire...*

05 novembre (2)

Ce que j'ai hâte d'avoir.

Je veux l'amour enfermé dans les baisers

pour l'asperger de vers

et dépister de cette façon, les actes pervers.

Dans mon regard palpite l'espoir d'amour

mais je ne dois pas y penser...

ça ne recommencera jamais.

*Je ne veux pas qu'on m'aime, ni qu'on me donne de la
compassion*

ce que je veux seulement... c'est donner cet amour.

Amour... amour engagé

et avec lequel j'ai vécu

Sans l'avoir partagé.

(Mais tu es dans mon souvenir ensommeillé de rides

et si tu es là, pourquoi ne viens-tu pas

à mes côtés pour m'aider ?

*Mais aujourd'hui, j'ai pressenti que tu ne vis plus avec moi
pourquoi devrais-je t'appeler au secours*

Si tu n'es nulle part ?

*J'ai d'angoisse la bouche brûlante,
quand je suis seul maintenant,
récitant de la poésie.*

*Poésie qui a toujours été ma fidèle et triste compagne,
comme elle va me manquer alors
quand viendra l'heure de ma mort.*

*Ma mort sans tendres enfants, comme des baisers d'hiver.
Avec des cocons pour sourire et la pensée de feu.*

C'est pour cela et plus encore

Je veux l'amour procréer

la graine de la terre

de ma trace il doit rester

Je veux avoir d'un coup

ce fils rêvé,

et l'amour d'une femme.

“seigneur, toi qui pardonnes les pêcheurs du monde”

Donne-moi l'amour dont j'ai besoin

face aux murs absurdes.

Dernière nouvelle :

Les autopsies n'ont pas d'aurore.

et dans l'air se propage... juste un conte de fée.

05 novembre (3)

*Face à la douleur universelle,
ma solitude.*

*Causant des ravages,
mais je crois que c'est en vain
et je ne désire pas la maintenir
comme toujours dans ma tête.*

*La fièvre de la douleur qui se propage
a cassé en mille morceaux ma fenêtre
où la fleur agonise
attrapée sur la corniche.*

*La lutte incarnée qui entoure le territoire,
est née de l'écritoire
jusqu'à créer des veillées funèbres
dans de funestes chambres.*

Sur le trottoir en face de chez toi,

*l'oiseau qui est tombé
apprend à voler,
ses ailes récemment brûlées
semblent ressuscitées
par le chant de la mitraille
qui caché se prépare,
à verser les ingrédients
sur ceux qui serrent les dents
sans cesser de maudire,
ce que nous disent les journaux
ou prétendent nous dire.
Ma solitude est aussi grande que mon envie actuelle
de voir enfin voler les palombes jusqu'à leurs nids
et les chants des petits
quand arrive Noël.*

05 novembre (4)

À travers les lignes d'horizon renforcé

tremblent les cadenas

et les gardes du toit

passent à ses côtés.

Il y a quelque chose de lamentable qui pue de temps en temps

et s'étouffe à l'instant

où j'ouvre ce cahier.

J'ai la nostalgie dans la peau

et sur les cheveux aussi

sous ma main le papier

que ma voix va allumer.

Je voyage seul à travers de splendides labyrinthes

et bien que la loi me montre son doigt

avec le geste ferme je bouge ma bouche.

Sur le coin le plus froid

*j'envoie au vent
ce cadeau ici présent épelé
pour être lu
quand je serais enterré.
Dans une boutonnière le chant noctambule
le visage change
de temps en temps.
Il y a tant de choses que je voudrais dire
mais, il est déjà tard, je dois dormir
les yeux posés sur ton jardin
où répand le jasmin
sa fragrance sans fin
avec sa couleur d'ivoire...
tatoué hier pour toi.*

05 novembre (5)

*Le bruit de la rue et une douleur d'asphalte
feu sans lumières planté haut.*

*Les micros⁸ aux sons et freins stridents
font trembler les offres des vitrines célestes.*

*Au coin de la rue, la boîte aux lettres rouge
qui mastique les cartes, en turc, en grec, en hébreux.*

*Et dans les kiosques à journaux
les revues en couleurs et même un scapulaire.*

*L'arrêt de bus et sa queue intermittente
où attendent ces gens*

leur billet de retour anxieusement.

*Et les cinés, les brasseries, les bars et les billards
comme toujours leurs lumières allumées par milliards.*

*La gare et ses quais,
d'où vont et viennent les trains*

8 Au Chili, bus urbain, voir interurbain.

qui amusent les enfants...

La ville n'est que ça,

un bout de goudron

un gardien et un régiment.

Et l'air est asphyxiant

le klaxon et le haut-parleur...

La routine quotidienne :

les gamins à l'école,

l'ouvrier et l'infirmière...

le dentiste qui arrache les molaires.

Et le monsieur de l'attaché-case qui a viré le surveillant

après l'avoir trouvé endormi, assis dans un café.

Les femmes à pianoter sur les claviers, quelque autre à border

les pièces de la caisse que le « patron » compte à nouveau.

*Je ne leur donne pas mon pardon, pourquoi ne restent-ils pas
chez eux ?*

et étrangle le réveil, pour jouer aux cartes.

Mais eux n'attendent que le jour de la retraite

pour pouvoir ainsi empocher

le petit chèque du mois

qui n'est qu'un papier

sans pouvoir indemniser

ce qu'ils vont perdre

en allant travailler...

Et ainsi passe la vie des hommes taciturnes :

« c'est que je suis en poste demain »

« c'est que j'ai pas assez d'argent »

« c'est que le crédit du fer à repasser »

« c'est qu'ils ont augmenté le loyer »

« mais, aujourd'hui on est le premier

il ne me rend pas la monnaie le micrero⁹

pour qui il se prend l'imbécile

il a dépassé l'arrêt »

Et puis, à la fin du mois, tout tourne à l'envers :

Les décomptes sur la fiche de paie font vibrer les côtes

9 Chauffeur de *micro*

*quand la signature reste, seule et triste au guichet.
Je ne le supporte plus, je commence à ne plus avoir d'argent,
allons donc, guichetière, arrête de m'embêter
je vais louper la micro et faudra que je rentre à pied.
Et alors je ne pourrais pas voir la série qui m'amuse
c'est justement aujourd'hui, à six heures et demie sur la neuf.
Je vais acheter en passant un bon morceau d'lardon
et comment non,
une bouteille de vin.*

DÉCEMBRE

01 décembre

*Alors que le chant prend la forme de tes yeux
et la stupidité du souvenir étire les jambes
parce qu'aujourd'hui arrive la légende du tragique événement
se défaisant du naufrage inachevé.*

*Et les heures crient leur nostalgie de comètes lucides
attachées aux minutines et secondines.*

Mais où est l'écho de tes gestes ?

*Parce que la présence du souvenir étire les jambes
et tout se perd dans la merde,
pardon, je voulais dire dans la brume.*

*J'accepte les éclairs de tes yeux migratoires
comme le juge accepte toujours
l'échafaud sur son bureau.*

*Mais toi, ma petite âme, tu voyages incognito sur le dernier
siège du trolleybus
je te le dis... n'abuse pas plus*

*car ma patience n'a pas la limite
des correspondances
et je ne suis pas non plus la boîte aux lettres
qui mastique éternellement ses propres cartes
et je ne suis pas ce coin de rue
où bifurque les pieux regards.
Moi je ne suis que le marin sans ses vagues de coutume
Regarde-moi, je suis comme un homme...
Un homme qui rit quand vient le rire
un homme qui sanglote quand les pleurs apparaissent.
Je suis un homme qui respire
chaque matin la douce saveur du dentifrice
je suis un homme qui en ouvrant les yeux
frôle le ciel froid et dure des cellules.
Je suis un homme,
le seul homme que ton nom porte sur son dos.
Je te le dis, je suis un homme qui rit,
pleure et crie ses raisons*

*parce qu'un geste succède à un autre geste,
et ainsi, nous pleurons aujourd'hui les morts...
Tandis que dans ton potager,
fleurit cette rose que fane l'hiver.*

01 décembre (2)

J'ai aujourd'hui dans les yeux des étourdissements de rêves abolis

*quand les stalagmites demandent pardon à l'espace
qui laisse errer les pleurs imprécis.*

*Je connais le chemin des astres exposés
à leurs propres jugements
de comètes pétrifiées.*

*Et je sais les chemins peints comme des timbres postaux
et je sais du pardon des pêchés
(bien que je ne sois pas convaincu)*

Je sais aussi du rêve imprévu et de l'illusion nécessaire.

*Je connais les routes que suivirent les conquistadores
à cause des empreintes de sexes mutilés
à cause des Indiens découpés à hauteur du cou
et je connais leurs étendards*

et les noms de Valdivia et Almagro et Pizarro¹⁰

je connais le vol des oiseaux marins

enlacés de crépuscules jaunes

et je connais les coings

et aussi les chants simples.

(Mais jusqu'à quand, quand vas-tu cesser

d'y remédier en le faisant ?

Oui, la solitude des toits immobiles

peut être un motif suffisant de...

Bon, de n'importe quoi à part ça...

10 Valdivia, Almagro et Pizarro : Conquistadores espagnols

02 décembre

*Mes yeux portent la colère en toutes parts
pour crier les gestes enfermés
à cause du décret signé dans les souterrains
les plus obscurs de cet immeuble volé,
qui remplit de croix les cimetières involontaires.
Et les gonds de ma bouche grincent quand je le veux
et les portes de mes yeux s'ouvrent quand je le veux
pour dire, à propos de la mortalité du verdict
et de tous les labyrinthes
car, il existe une sortie même en eux
avec des morsures de crocodiles
qui scrutent le recoin le plus intime
des empreintes digitales
où dort la cigarette des nuits évidentes.
Parce que ta voix perfore les inscriptions*

*des prisonniers étrangers
pour découvrir les pleurs des yeux acides
pleins d'événements immensément tragiques.
Mais tes mains ont la couleur habituelle des acrobates
parsemés de prouesses plus admirables que le pain
et tu as dans les yeux deux satellites légitimes
par lesquels tu répudies les actes erronés
et tu romps la grammaire des loquets inutiles
et tu plonges au-dessus du couloir qu'ont les efforts.
et bien que tu n'y crois pas,
nous sommes des graines fertiles sur le sillon stérile
et nous vivons ainsi, sous le brouillard de smog
et les rêves restaurés
où, parfois, seulement parfois le passé ne compte pas.
nous sommes la clé de l'enclos hermétique
nous sommes la voix aux échos prophétiques
nous sommes la lumière du feu et des larmes
ainsi parleront nos chants.*

Un poème est vrai quand il s'engage.

Ton souvenir palpite comme deux amoureux, qui regardent de l'autre côté des choses.

Un poème n'est pas le feu mais il embrase les sentiments.

Tes yeux brisent la quiétude de cet instant, mais ce n'est pas, je crois, pour moi suffisant.

Un poème ne s'enflamme pas dans les oreilles sourdes.

Je viens de cracher les pensées et de vomir les peines que j'ai en moi.

Avec les traces de ton absence je perds patience.

Je veux rompre d'un vers, l'espace qui sépare ton sexe de mon sexe.

Un poème est quelque chose qui attend d'être découvert par tes yeux.

Sur les trottoirs les plus sensibles de tes pupilles enflammées sont restés les fragments de mes nuits clandestines.

Un poème est une question de haine ou d'amour.

Un poème n'est pas ce que tu veux qu'il soit, mais ce que veut le poète (et c'est lamentable)

La raison est un concept rebattu.

Un poème est la prière des bouches sensibles.

La folie et la plus grande manifestation de la raison et ils pensent avec raison que je suis fou.

Un poème est la mer, la vie, la mort... et tes pupilles.

La raison suffit pour rendre folles les personnes, il n'y a qu'à regarder autour de toi.

La raison n'est que le commencement de la folie, et la folie est le vrai commencement de la raison.

Ne crois pas que je t'oublierai un jour, si tel était le cas, je te le dirais.

Si tu pouvais un jour me prendre la pression, dans mes veines courrait une grande satisfaction.

Je me mariais en 1976 avec mon *compañero* Miguel. Nous faisons route ensemble encore aujourd'hui, nous rappelant des absents qui existent de part et d'autre, et riant sous les pleines lunes qui accompagnent nos jours et nos nuits.

Nous nous sommes connus en 1971, au lycée n°4, situé dans la rue Simson à Valparaiso. Nous avons été *compañeros* de classe, puis amis durant deux ans. En 1972, il est entré dans l'armée. À son retour de l'école de mousse, nous avons commencé à flirter.

Bien que marin, il fit le trajet jusqu'à la prison de Santiago pour connaître mon frère. J'ai toujours donné une grande valeur à sa démarche, car cette attitude aurait pu lui coûter sa carrière. J'avais un peu peur de la réaction de mon frère en apprenant qu'il était marin, mais il le reçut très bien et apprit à l'apprécier. J'imagine que, comme moi, il valorisait tous les petits gestes qu'il avait en m'accompagnant aux différentes activités que j'avais en relation avec les prisonniers politiques. Mon frère lui démontra son affection en tricotant une ceinture en tissu qu'il lui offrit. C'était la manière dont les *compañeros* montraient leur affection, donnant les choses qu'ils avaient faites, ces petits ouvrages qui leur tenaient compagnie dans les nuits froides, derrière les murs gris.

Je suis tombée enceinte en 1977, nous étions tous très content, mon frère aussi qui désirait des neveux. J'ai malheureusement souffert d'une fausse couche, ce qui me laissa très mal émotionnellement. Je décidais donc de faire le voyage jusqu'à Punta Arenas¹¹, à la recherche du réconfort de Miguel. Je devais lui raconter ce qui s'était passé et je ressentais le besoin de le faire personnellement.

J'ai pris la décision de partir, c'était en partie curatif et en partie douloureux : je laissais mon frère derrière moi, il n'était pas seul, mais moi, je n'allais pas être là. J'ai pourtant pris la décision de partir, car je ne voyais pas d'autre chemin pour moi dans ces moments-là. Les jours étaient interminables et je n'arrêtais pas de pleurer. Je fis le voyage jusqu'à Punta Arenas et nous avons commencé à échanger entre nous par l'intermédiaire de longues lettres.

11 Ville à l'extrême sud du Chili. On peut y voir passer les icebergs.

HERMANITO.

HUBIESE QUERIDO ES COBIJARSE AL MOMENTO DE HABER DECIDIDO TU CARTA, SIN EMBARGO UNA FRACTURA EN UNO DE MIS DEDOS IMPIDIO QUE ASÍ LO HICIERA.

NO SABES CUANTO TODO SENTÍ AL SABER LA NOTICIA, ESA NOTICIA QUE JURAMENTE A TI HA GOLPEADO. NO QUIERO ENTREGARTE FRASES DE BUENTO FRENTE A ESO, SE BIEN QUE POR MUCHOS GOLPES QUE RECIBAS TU FERRETA INTEGRIDAD CONTINÚA ADELANTE, PORQUE EN CIERTO MODO DE CONCEBIR LA VIDA NOS PREPARA PARA ASIMILAR Y EXTRAER DE LOS NEGROS EPISODIOS LA FUERZA NECESARIA EN ESE ANIDAD INTERMINABLE QUE NOS HEMOS TRAZADO?

HERMANITO, QUIERO DECIRTE QUE COMPRENDO PERFECTAMENTE TU DETERMINACION DE ESTAR JUNTO A TU COMPAÑERO. REALMENTE CREO QUE ERA UNA OBLIGACION HACERLO PORQUE LA ÚNICA MANERA DE VENCER DICHAS CRISIS ES BUSCANDO LA COMPRENSION Y LA PRESENCIA DE QUIEN AMAMOS. ESO ES LO IMPORTANTE.

QUIEDO CONTARTE QUE MUCHAS COSAS HAN SUCEDIDO EN MI VIDA, COSAS QUE ME HACEN RESUCITAR DE TODA LA SOLEDAD QUE ESTANGULABA MIS INSTINTOS. ESCUCHA MI AJATO CORAZONCITO PACIFICO AL RITMO DE LOS ENAMORADOS (ESTO NO LO ESPERABAS) FUE UN PROCESO LARGO EN VERDAD EL QUE RECORDAMOS MI BUENA FUERZA Y YO, PERO LO INTERESANTE ES QUE LO HICIMOS EN LA MEDIDA QUE IRAMOS CONOCIENDO, HASTA QUE DE PRONTO (RECÍEN EL MARTES HOY ES JUEVES) FUIMOS LLEGANDO A QUEDAR DESNUDOS EL UNO FRENTE AL OTRO. ES DE VERDAD HERMOSO SENTIR ESTA SENSACION TAN PROPIA DE LOS MOLESSENTES Y PALOMAS. TÚ, SABES QUE ES BUENO CONTAR ESTAS "INTIMIDADES" A ALGUIEN Y LO HAGO CONTIGO EVOCANDO ESA CONFIANZA QUE SENTIMOS AMBOS.

PERO CUENTAME COMO TE HAS SENTIDO, COMO ESTAS, QUE HACES. SUPONGO QUE POR FIN PUEDEN UDS. ESTAR MÁS TIEMPO JUNTOS NO¿ NOS PREPARAMOS PARA LA CELEBRACION DE LA NAVIDAD, CON UNA ORIENTACION DIFERENTE A OTROS AÑOS, MUCHAS PERSONAS VENDRÓN MAÑANA (EL CARDENAL, DIPLOMATICOS, GENTES DE LAS PERLAS DE LAS BOLSAS DE CESANTES etc.) COMO VES, ESTE SENCILLO ÁCTO TENDRÁ REPERCUSIONES, LO IMPORTANTE ES DIVULGAR NUESTRA REALIDAD A TRAVÉS DE LOS INUITADOS.

QUERIDA HERMANA, QUIERO HACER INCARIE, A RIESGO DE PARECER MALADERO, EN QUE DE MODO ALGUNO PODRÍA CENSURAR TU ACTITUD DE DEJAR TODO TIRADO. LO IMPORTANTE AHORA, ES TRATAR DE SUPERAR CUALQUIER HERIDA QUE HAYA QUEDADO, EN ESTO AMBOS TIENEN LA RESPONSABILIDAD DE LOGRARLO A TODA COSTA. DEBEN ENTENDER QUE LA FRUSTRACION O EL FRACASO, ES EL RIESGO QUE INEVITABLEMENTE CORREMOS EN EL CAMINO DE LA FELICIDAD, PERO ESTE RIESGO ES HERMOSO CUANDO SE ENFRENTA CON PERSISTENCIA Y TENACIDAD.

EN EL REMITENTE ENCONTRARÁS LA DIRECCIÓN HACIA LA CUAL PUEDES
ESCRIBIRME. CREO QUE SERÍA BUENA ONDA SI ASÍ LO HICIERAS
PORQUE TIENES MUCHO QUE CONTARME. MIS DENOS IMBIBO
QUE EN LO HICIERA

NO SABES CUANTO DOLOR SENTÍ AL SABER LA NOTICIA, ESA NOTICIA QUE
BUENO HERMANO, TENGO QUE DARTTE MIS SALUDOS DE NAVIDAD
Y AÑO NUEVO, ESTO ES PARA AMBOS, ES DECIR, MIGUEL Y YO

EN CADA MOMENTO CONFERIR LA VIDA NOS PREPARA PARA ASIMILAR
UN SALUDO A LOS PINGUINOS Y GAVIOTAS. FUERZA NECESARIA
EN ESTE AÑO DE INTERMINABLE QUE NOS HEMOS TRABAJADO

HERMANITO, QUIERO DECIRTE QUE COMPRENTO PERFECTAMENTE TU
DETERMINACIÓN DE ESTAR JUNTO A TU COMPAREJO. REALMENTE
CREO QUE ERA UNA OBLIGACIÓN HACERLO PORQUE LA ÚNICA MANE-
RA DE VENCER DICHS CRISIS ES BUSCANDO LA COMPRESIÓN Y
LA PRESENCIA DE ~~UNA~~ ALGUIEN O IMPORTANTE.

QUIERO CONTARTE QUE MUCHOS ~~COMPARTE~~ COMPARTE EN MI VIDA,
COSAS QUE ME HACEN DESOJAR DE TODA LA SOLEDAD QUE ES.
TRIANGULAR MIS INSTINTOS. ESCUCHA MI AÑO CORAZONITO
TRICITRO AL DRAMA DE LOS ENAMORADOS (ESTO NO LO ESPERABA)
FUE UN PROCESO LARGO EN VERDAD EL QUE RECORDAMOS
MI BUEN PACE Y YO, 23 DICIEMBRE 1977 ES QUE LO HICÍ
NOS EN LA MEDIDA QUE IBAMOS CONOCIENDO, HASTA QUE ME
TRAJERON (DEJEN EL MORTES HOY ES JUEVES) TUJIMOS LLEGAMOS
A OBLIGAR DESPUES EL UNO FRENTE AL OTRO. ES DE VERBAS
D.S.: DEJEN ME DOY CUENTA QUE NO TE HE HABLADO DE MI).
TRASLADO A LA PENI. REALMENTE LAS COSAS AQUÍ ESTÁN
ESTÁN MUCHO MEJOR QUE ALLÍ. POR DIFERENTES COSAS QUE NO
ESÁ TE IRÉ CONTANDO. FIMOS AMBOS.

PERO CUENTAME COMO TE HAS SENTIDO, COMO ESTAS, QUE HACES.
S. RONCO QUE POR FIN PUEDEN UN. ESTAR MÁS TIEMPO JUNTOS
MIR NOS PREPARANDOS PARA LA CELEBRACION DE LA NAVIDAD, CON
UNA ORIENTACION DIFERENTE A OTROS AÑOS, MUCHAS PERSONAS
VENDRAN MANANA (EL CORREAN ALIUMATICOS, GENTES DE LOS PELLOS
DE LOS BOLSA. DE CASANTES etc) COMO VES, ESTE SENCILLO
ACTO TENDRA DETERMINACIONES, LO IMPORTANTE ES DIVULGAR
NUESTRA REALIDAD A TRAVES DE LOS INSTRUMENTOS.

QUEIRA HERMANA, QUIERO HABER INICIAS, A RIESGO DE PARECER
MAJAVELO, EN QUE DE MOMO ALGUNO PODRIA GENSURAR TU ACTITUD
DE DEJAR TONC TIGRO. LO IMPORTANTE AHORA ES TRATAR DE
SUPERAR CUALQUIER HERIDA QUE HAYA QUEDADO. EN ESTO
AMBOS TIENEN LA RESPONSABILIDAD DE LOGRARLO A TODO COSTO.
DEPEN ENTENDER QUE LA FRUSTRACION O EL FRACASO, ES EL
RIESGO QUE INEVITABLEMENTE CORRENOS EN EL CAMINO
DE LA FELICIDAD, PERO ESTE RIESGO ES HERMOSO CUANDO
SE EMPRENDA CON PERSISTENCIA Y TENACIDAD.

Petite sœur,

J'aurais aimé t'écrire quand j'ai reçu ta carte, mais une fracture du doigt m'a empêché de le faire.

Tu ne peux pas savoir la douleur que j'ai ressentie en apprenant la nouvelle, cette nouvelle qui t'a frappé brutalement. Je ne veux pas te présenter des phrases de courage face à ça. Je sais bien que, malgré les coups que tu pourras recevoir, ton intégrité de fer ira de l'avant. D'une certaine façon notre forme de concevoir la vie nous prépare à assimiler et extraire des sombres épisodes, la force nécessaire pour suivre ce chemin interminable que nous nous sommes tracé.

Petite sœur, je veux te dire que je comprends parfaitement ta détermination à être avec ton compañero. Je crois réellement que tu devais le faire parce que la seule manière de vaincre ces crises est de rechercher la compréhension et la présence de ceux que l'on aime. C'est ce qui compte.

Je veux te dire qu'il s'est passé plein de choses dans ma vie.

Des choses qui m'ont ressuscité de toute cette solitude qui étrançlait mes instincts. Écoute mon petit cœur fané palpiter au rythme des amoureux (tu ne t'attendais pas ça) En vérité, le processus que ma bonne flaca¹² et moi avons parcouru a été long, mais ce qui est intéressant c'est que nous l'avons suivi à mesure que nous nous connaissions, jusqu'à ce que nous en sommes soudain (récemment mardi dernier aujourd'hui, nous sommes jeudi) venus à être nus l'un en face de l'autre. C'est vraiment beau d'éprouver cette sensation si propre aux adolescents et aux tourtereaux¹³. Tu sais qu'il est bon de raconter ces « intimités » à quelqu'un, je le fais avec toi en évoquant cette confiance que nous ressentons l'un pour l'autre.

Mais dis-moi comment tu t'es sentis, comment tu vas, ce que tu fais. Je suppose que vous pouvez enfin être plus souvent ensemble. Ici nous nous préparons pour la célébration de Noël, avec une orientation différente aux autres années, beaucoup de monde viendra demain (le cardinal, des diplomates, des gens des peñas¹⁴ des bourses de chômeurs, etc.) Comme tu vois, cet acte simple aura des répercussions, l'important étant de divulguer notre réalité par l'intermédiaire

12 Mince, maigre. Les surnoms au Chili sont très souvent en relation avec une particularité physique de la personne.

13 Palomas : littéralement pigeons ou colombes.

14 Groupement socio-culturel, souvent à caractère musical et festif, et, par extension, le lieu où ils se réunissent.

des invités.

Ma chère sœur, je veux insister, au risque de paraître buté, sur le fait que je ne pourrais d'aucune manière critiquer ton attitude de tout laisser tomber. L'important maintenant, est d'essayer de surmonter toutes les blessures encore présentes. Et chacun de vous a la responsabilité de parvenir à cela à tout prix. Vous devez comprendre que la frustration ou l'échec, n'est que le risque que nous courrons inévitablement sur le chemin du bonheur, mais ce risque est beau quand on l'affronte avec persistance et ténacité.

Tu peux m'écrire à l'adresse de l'expéditeur. Je crois que ce serait sympa si tu le faisais parce que tu as plein de choses à me raconter.

Bon, ma sœur, je dois te souhaiter un joyeux Noël et une bonne année, cela vaut pour tous les deux, c'est-à-dire, Miguel et toi.

Bonjour aux pingouins et aux mouettes

Fraternellement

*Quique*¹⁵

23 DEC 1977

P.S. Je viens juste de me rendre compte que je ne t'ai pas parlé de mon transfert à la pénit. Les choses sont réellement meilleures ici que là-bas. Pour différentes choses que je te raconterai plus tard.

15 Surnom affectueux que la famille de Carlos lui donnait.

UN CHANT POUR MON FRÈRE « LES JOURS DE DEUIL GERMERONT

MI BUENA Y RECORDADA Y DESISTENTE HERMANITA :

HOY A MIS MANOS HA CAÍDO TU CARTA O OTRA COSA, UN PRESENTE QUE DEL MAR PROVIENE EN LAS DIFERENTES FORMAS DE UN AVE EXTRAORDINARIA... Y SABES QUE LUCÍAMOS MI MUJERCITA Y YO? COMÍMOS UN PEDACITO DE LA DETERIA QUE ME HAS ENVIADO, FUE ALGO ASÍ COMO ABSORBER UN POCO DE TIERRAS LEJANAS • DE DESCONOCIDOS PAISAJES QUE TÚ TAN BIEN DISFRUTAS EN TICHOSA COMPANÍA.

EN EL DÍA DE MAÑANA TENDREMOS VISITAS NUEVAMENTE, ASÍ ES QUE APROVECHO LA QUIETUD DE ESTA NOCHE PARA ESCRIBIRTE, PARA CONTACTAR DE MIS COSAS AHORA COMPARTIDAS. TE DICE QUE ESTOY OCUPANDO EL SEGUNDO DÍASO DE UNA CELDA (TÚ SABES LO MUCHO QUE ME AGRADAN LAS ALTURAS) ES BASTANTE ACQUEROSO ESTO, Y MUY AMPLO, ADÉMÁS QUE SE BUENE PRESENTAR UN ALIENTO DE TRANQUILIDAD Y TAMBIÉN DE SOLEDAD LO QUE ES DE VERDAD IMPOTANTE, PUES TE PERMITE POSEER UN PEQUENO E ÍNTIMO MUNDO DONDE DE VEZ EN CUANDO HILVANAMOS SUEÑOS Y POESÍA.

NO SABES LO MUCHO QUE ME ALEGRA EL QUE TU ESTADO DE ANIMO SEA EL MEJOR, PLENO INMUTABLEMENTE HAS SABIDO ASIMILAR EL DOLOR QUE AMBOS HAN EXPERIMENTADO, PERO LAS PERSONAS COMO NOSOTROS SABEN EXTRAER DEL SUFRIMIENTO Y LA TRISTEZA, LOS ELEMENTOS MÁS CONDIGNOS QUE NUESTRO SER DEBE DE DAR CONTINUIDAD ADELANTE EN LA ARDUA JORNADA, SIEMPRE DE DOLOR CONSUMIÉNDONOS, Y DE DOLOR VIVIENDO, Y ENTRE DOLOR AMANDO CADA VEZ MÁS, PORQUE ES EL AMOR JUSTAMENTE LO QUE NOS DA LA VIDA, EL LLANTO Y LA SONRISA QUE VAMOS AGITANDO A LO LARGO DEL SENDERO QUE VAMOS RECORDANDO, SIEMPRE DE TICHOSOS Y LIBRES, SALVANDO OBSTÁCULOS QUE LOS HOMAJES SIN COMPASION DE PRAMAN SOBIDE EL SELO QUE DISAMOS Y VENCEMOS A CADA INSTANTE.

YO NO CREO HERMANITO QUE DEBES SENTIR ACOMPAÑO RESPECTO A TODO ESTO QUE ESTOY SUFRRIENDO, TÚ SABES QUE PERMANENTEMENTE ESTUVE EN UNA BÚSCUELA Y ESPERA (SEGÚN CUENTAN MIS CUADERNOS) ESPERA QUE A RATOS SE VACÍA INSUPERABLE POR EL INMENSO VACÍO, SOLEDAD Y TEMPORES QUE FUERON ABANDONANDO E HIRIENDOME POCO A POCO, FUE ENTONCES CUANDO APARECIÓ ELLA (SILVIA) Y TODO SE TORNO DIFERENTE. LA CONOCI UNA MAÑANA DE VISITAS ALLÍ EN LA CARCEL PÚBLICA, DESDE ESE MOMENTO FUIMOS CONOCIÉNDONOS Y AÚN CONTINUAMOS HACIÉNDOLO, NO SE EN QUE HA DE TERMINAR ESTE PROCESO, SIN EMBARGO, MIENTRAS NO ENCONTREMOS LA RESPUESTA EXACTA, HEMOS DE DISFRUTAR CADA MOMENTO, CADA ENCUENTRO EN ESTAS GÓCISES PAREDES QUE TIENEN LA PARTICULARIDAD DE FERMENTAR O ESTRANGULAR LA SEMILLA DE LOS SUEÑOS QUE TODOS GUARDAMOS Y ESCONDEMOS EN LAS BOLSILLAS DEL CORAZÓN. QUIZAS ELLA SEA (VIGILANDO TUS PASAJES) COMO AQUELLAS BUROPJAS DE JARÓN QUE HICIERAMOS CUANDO NIÑOS, O TAL VEZ, CON EL TIEMPO ELLA SEA COMO EL CONTENIDO DE LOS SILABARIOS QUE FUERON ENSEÑANANDONOS NUESTROS LETRAS PRIMERAS... COMO QUIERA QUE SUCEDA LO CIERTO ES QUE HOY NOS ENCONTRAMOS Y SENTIMOS CERCA EL UNO DEL OTRO, POR LO TANTO NO QUIERO ENTENDIR A INDAGAR ACERCA DEL FUTURO DE AMBOS, LO IMPORTANTE ES EL PRESENTE NADA MÁS.

SABES HERMANITA QUE QUIERO DESIDIRTE QUE VEAS POR ALLÍ EL VALOR DE UNA CARGUERA DE INVIERNO CON CANTUCHÓN Y TODO ESO, INEGR ME LO ANUNCIAS Y TE ENVIÓ UN GIRO PARA COMPRADELA. QUIERO ALGO CON UN CARTE MILITAR QUE ALLÍ EXISTEN, PERO QUE NO SEA MUY CARO, TAMBIÉN QUIERO ALGO SIMILAR PARA MI FLACA... BUENO ME PRECUNTARE QUE NECESITA, O BIEN TÚ DEBES DARME ALGUNA IDEA SOBIDE QUE LE GUSTAN A LAS MUJERES. CONFESTAME EN TU CARTA PRÓXIMA.

CUENTAME COMO ES ESO DE TU OCUPACION EN LA RESIDENCIAL ME PARECE BASTANTE ENTRETE, PLENO YÚ LO DÍAS. NO ME DICES CUMMO SE VIENEN, EN TODO CASO LO IMPORTANTE ES QUE AHORA ESTÁN VIVIENDO LO QUE DE VERDAD SE MEDECIAN DESDE HACE MUCHO TIEMPO, QUIERO QUE ESE NUESTRO PRESENTE SE EXTIENDA LO MÁS POSIBLE Y BUENO FERTUNAR UN NUEVO NIÑO, CREO QUE ES INDISPENSABLE PARA SOLIDIFICAR MAS AÚN AQUELLO QUE POSEEN.

DIENTE CON DIENTE AVANZARON,
SIEMPRE AVANZARON.
Y SE LLENARON DE FLORES LOS OJOS,
Y COSECHARON NOSTALGIAS, PENAS, ALEGRÍAS,
Y FECONDARON UN HIJO,
LUEGO OTRO, Y UN SUEÑO,
Y SE DALTARON LOS BOLSILLOS,
NADA TENÍAN, NADA,
SIN EMBARGO,
DUEÑOS ERAN DE TODO, TODO ...
PORQUE JUNTOS ESTUVIERON
DESDE SIEMPRE,
Y POR SIEMPRE,
Y A CADA PESO QUE SUS BOCAS ALZARON,
POCEDÍA UNA SONRISA;
Y ERA HERMOSO DE VERDAD VERDES ...
DIENTE CON DIENTE AVANZANDO
SIEMPRE AVANZANDO, SIEMPRE.

CREEMAME SI HAS CONTINUADO ESCRIBIENDO Y SI LO ^{HAS} HECHO, ES HORA
QUE ME ENSEÑES ALGO DE TU PRODUCCION POETICA.

MIS SALUDOS A ESA SOLITARIA GAVIOTA QUE DE MI SE RECORDÓ.
MIS SALUDOS A LAS OLAS HÚMEDAS Y CONSTANTES.
MIS SALUDOS A LA NIEVE Y AL VIENTO

MIS SALUDOS, Y OTROS MÁS, PARA AMBOS EN ESTE NUEVO AÑO, YA QUE
NO LO HICE ANTERIORMENTE.

UNA PÁGARA DE BUENOS DESEOS

Y UNA SONRISA LARGA COMO LOS HILOS QUE SOSTIENEN
A LAS ESTRELLAS.

IRACIONALMENTE

VUESTRO

Cligie

DENI SANTIAGO 7 ENERO 1978

(SEGÚN DICEN LOS CALENDARIOS Y HORÓSCOPOS)

D.S. MI DEJDO ESTÁ MEJOCITO, PERO ME TULE EL TOBILLO

Ma bonne et résistante petite sœur, qui occupe toujours mes pensées :

Aujourd'hui sont tombés dans mes mains ta carte et autre chose, un cadeau qui vient de la mer sous la forme ailée d'un oiseau extraordinaire... Et sais-tu ce que nous avons fait ma petite femme et moi ? Nous avons mangé un petit morceau de l'artère que tu m'as envoyée. C'était quelque chose comme absorber un peu de terres lointaines, de ces paysages inconnus dont tu profites si bien en heureuse compagnie.

Demain nous aurons à nouveau des visites, c'est pourquoi je profite de la quiétude de cette nuit pour t'écrire, pour te raconter mes choses maintenant partagées. Je te dirais que j'occupe le deuxième étage d'une cellule (tu connais mon amour pour les hauteurs) Elle est plutôt accueillante, et très grande, et l'on peut en plus sentir un souffle de tranquillité, et aussi de solitude ce qui est vraiment important, car ça te permet de posséder un petit et intime monde où nous improvisons parfois des rêves et de la poésie.

Tu ne peux pas savoir comme je suis heureux que ton état d'esprit soit au mieux, bon, tu as indéniablement assimilé la douleur que vous avez expérimentée tous les deux. Mais les

personnes comme nous savent extraire de la souffrance et de la tristesse, les éléments les plus convoités dont notre être a besoin pour continuer de l'avant dans la difficile journée ; utilisant toujours la douleur pour devenir plus fort, et vivant de la douleur, et au milieu de la douleur, aimant toujours plus, parce que c'est justement l'amour qui nous donne la vie, les pleurs et le sourire que nous agitions tout au long du sentier que nous parcourons, toujours heureux et libres, surmontant les obstacles que les hommes sans compassion répandent sur le sol que nous foulons, et nous vainquons à chaque instant.

Je ne crois pas petite sœur que tu doives sentir de l'étonnement par rapport à tout ce que je suis en train de ressentir, tu sais bien que j'ai toujours été en recherche et en attente (à en croire ce que disent mes cahiers) attente qui par moments se faisait interminable à cause du vide immense, de la solitude et des peurs qui m'ont griffé et blessé petit à petit, c'est alors qu'elle est apparue (Sylvia) et tout prit un tour différent. Je l'ai connue un matin de visite, là-bas à la prison publique ; depuis cet instant nous avons appris, et nous continuons d'apprendre, à nous connaître, je ne sais pas comment va se terminer ce processus, cependant, tant que nous ne trouvons pas la bonne réponse, nous devons profiter de chaque moment, de chaque rencontre entre ces murs gris qui ont la particularité de fermenter ou d'étrangler la graine des rêves que nous avons

tous et que nous cachons dans les poches du cœur. Elle est peut être (pour utiliser tes mots) comme ces bulles de savon que nous faisons quand nous étions enfants, ou peut-être, qu'avec le temps elle sera comme le contenu des syllabaires qui nous enseignèrent nos premières lettres... quoi qu'il arrive, il est sûr qu'aujourd'hui nous sommes, et nous nous sentons, proches l'un de l'autre. C'est pourquoi je ne veux pas commencer à réfléchir au futur de chacun, l'important c'est le présent et rien d'autre.

Tu vois petite sœur, je voudrais te dire de regarder autour de toi le prix d'une veste d'hiver avec une capuche et tout ça, puis tu me le dis et je te fais un transfert pour que tu l'achètes. J'en veux une avec une coupe militaire comme il en existe là-bas, mais qu'elle ne soit pas trop chère. Je veux aussi quelque-chose de similaire pour ma flaca... Bon, je lui demanderai ce dont elle a besoin, ou bien il faut que tu me donnes des idées sur ce qui plaît aux femmes. Réponds-moi dans ta prochaine lettre.

Raconte-moi ce qu'il en est de ton travail dans la résidence, ça m'a l'air assez rigolo, bon tu me diras. Tu ne me dis pas quand est-ce que vous venez, en tous cas l'important c'est que vous vivez aujourd'hui ce que vous méritiez vraiment depuis très

longtemps. Pourvu que votre présent actuel s'étende le plus possible et que vous puissiez féconder un nouveau fils, je crois que c'est indispensable pour pouvoir solidifier encore d'avantage ce que vous avez déjà.

Dent pour dent ils avancèrent,

toujours ils avançaient.

Et ils se sont remplis les yeux de fleurs,

et ils récoltèrent nostalgies, peines, joies,

et ils fécondèrent un fils,

puis un autre, et un rêve,

et ils ont palpé leurs poches,

ils n'avaient rien, rien,

cependant,

ils étaient maîtres de tout, tout...

Parce qu'ils étaient ensemble

depuis toujours,

et pour toujours,

et à chaque baiser que leurs bouches se donnaient,

*un sourire le précédait ;
et c'est beau en vérité de les voir...*

*Dent pour dent ils avancèrent,
toujours ils avancent, toujours.*

*Raconte-moi si tu as continué d'écrire et si tu l'as fait, il est
l'heure que tu me montres quelque chose de ta production
poétique.*

Salut à cette mouette solitaire qui s'est souvenue de moi

Salut aux vagues humides et constantes

Salut à la neige et au vent

*Tous mes saluts, et bien d'autres, à chacun pour cette nouvelle
année, vu que je ne l'ai pas fait auparavant.*

Une rafale de bons désirs

et un sourire grand comme les fils qui soutiennent les étoiles

Fraternellement

Votre Quique

(demi) Santiago 9 janvier de 1978 (selon les calendriers et les horoscopes)

P.S : Mon doigt va un peu mieux, mais la cheville me fait mal.

À la fin de l'année 1977, Miguel et moi sommes revenus à Valparaiso, la première chose que nous avons fait fut d'aller le voir à Santiago. La rencontre a été belle, pleine de tendresse. Je fis connaissance de sa « flaca », nous avons beaucoup discuté, nous avons tant de choses à nous raconter de part et d'autre... Son visage avait changé, il était amoureux, ça se voyait, et ceci me rendait très heureuse.

Ma belle-sœur et moi avons immédiatement sympathisé. La tendresse qui surgit entre nous ne faisait que refléter l'amour que chacune lui portait. J'aimais sa façon d'être et la manière dont ils se démontraient la tendresse qui les unissait.

Quel bonheur d'être à nouveau ensemble, quel bonheur de pouvoir le regarder dans les yeux, quel bonheur de le voir sourire et le sentir tranquille, quel bonheur d'être à nouveau à ses côtés.

Mon frère et moi partagions les mêmes points de vue, le sang et les idéaux nous unissaient. Mon frère et moi n'étions qu'un à la lumière des étoiles qui nous accompagnaient depuis l'enfance. Mon frère et moi partagions les jeux enfantins. Mon frère et moi nous embrassions quand il pleuvait des peines.

Mon frère et moi profitons de la mer et des mouettes, nous pouvions passer des heures à regarder leur vol tandis que nos pieds nus caressaient le sable de la *Caleta*¹⁶ *Portales*. Mon frère et moi étions libres malgré les grilles, rien au monde ne pouvait séparer nos cœurs, pas même les distances qui allaient nous séparer.

16 Petit port.

POUR ACCÉDER A LA TOTALITÉ DE L'ŒUVRE [SUIVEZ
CE LIEN](#) ET LAISSEZ-VOUS GUIDER.

Elizabeth González Altamirano

Un canto a mi hermano

« Germinaran los días de luto »

Dedicatoria

A Pilar, la hija del exilio, quien busca sus sonrisas en los recuerdos infantiles.

A Silvia, su compañera y eterna enamorada, que lo acompañó al exilio y trajo sus cenizas a su querido puerto.

A Detlef, su amigo alemán del exilio, que cada cierto tiempo viene a abrazarme y a compartir recuerdos.

A mis padres, testimonio de consecuencia y compromiso.

Deserción

Primavera 1973

Septiembre, los aromos explotan en color, el aroma sube por las escaleras de Valparaíso, los niños juegan a la pelota en las canchas construidas en los lugares menos imaginados de los distintos cerros de mi ciudad, los volantines cubren el cielo compitiendo con las gaviotas.

Siempre me gustó el mes de septiembre, ese sol tibio inundando la casa, el viento que surge en las tardes obligando a cerrar las ventanas.

Los ciruelos en flor acogen a los picaflores que alegres revolotean alrededor de sus flores.

Nunca imaginé que cambiaría para mí, la magia que ese mes tenía. Era el año 1973, mi hermano estaba haciendo el servicio militar en el regimiento Maipú en Valparaíso, fue trasladado al

Ministerio de Defensa en Santiago por su destacado comportamiento. Fue allí que lo encontró el golpe militar que derrocó al gobierno democrático de Salvador Allende en septiembre del año 1973.

Pasaron muchos días sin saber nada de él, hasta que una mañana se apareció en casa; vivíamos en el cerro Florida, lo vi con sus ojos tristes y la sonrisa ausente. Así nos enteramos de que había desertado del ejército, no podía ser parte de la traición a un gobierno democrático, nos dijo; nos narró lo que había visto esos días que tuvo que permanecer en el Ministerio de Defensa, nos relató de las atrocidades cometidas por los militares en contra de un pueblo democrático. Nos habló de su compromiso, de la necesidad que sentía de luchar en contra de un gobierno totalitario.

Abrazó a mis padres, yo estaba en silencio acurrucada en un sillón, supongo que a mis 17 años y aunque compartíamos ideales políticos, no lograba dimensionar lo que nos tocaría vivir, lo que sí podía presentir era que no lo vería por un largo tiempo y eso me dolía.

Siendo los hijos menores, compartíamos muchas cosas: algunas amistades, el gusto por la música, el amor por los animales, jugar al trompo, a las bolitas bajo los damascos que en verano perfumaban los entornos con sus frutos maduros, encumbrar volantines desde los primeros días de Septiembre en el gran patio del colegio donde mis padres era los cuidadores.

Mi hermano era un joven simple, cariñoso, creativo, solidario y decidido, querido por los vecinos, le gustaba reírse de y con las personas, es así que siempre salía con sus ocurrencias que hasta ahora son tema de conversación en las comidas familiares y con los amigos del barrio. Su osadía no tenía límites; recuerdo una vez que en plena campaña política, llegó con varios tarros de pintura amarilla, había ido al comité del Partido Nacional a pedir pintura para hacer propaganda en su cerro, fue así que le dieron unos tarros de pintura amarilla con los que mi padre pintó la casa.

Teníamos que despedirnos, no sabíamos hasta cuándo volveríamos a verlo, no sabríamos dónde estaría, aunque prometió buscar la forma de avisar en cuanto pudiera. Mis padres lo abrazaron con profunda emoción, yo, me abracé a él como nunca, algo estaba pasando en mi interior, veía como me

iba convirtiéndose en mujer rápidamente, de alguna manera presentía todo lo que como familia sufriríamos.

Antes del mes se apareció en casa una joven menuda de mirada inquieta, su nombre era Laura y dijo venir de parte de mi hermano; con mi madre estábamos solas en casa, le hicimos muchas preguntas, queríamos saber, pero las respuestas no fueron muchas, durante la conversación ella buscó la forma de llevarnos hasta la orilla de la terraza; mucho tiempo después supimos por mi hermano que él estaba en el plan y que de esa manera nos pudo ver.

Desde ese momento comenzaron los encuentros furtivos, en plazas llegar y sentarse a su lado, conversar lo mínimo, entregarle dinero, tratar de descubrir en sus gestos si realmente se encontraba bien. Así transcurrió mucho tiempo, cuando logramos encontrar otra casa más segura para que él pudiera visitarnos sin que los vecinos lo conocieran, nos mudamos.

De vez en cuando llegaba a vernos, eran esos momentos los que nos hacían pensar que de alguna manera reconstruíamos la familia; en realidad nos engañábamos, nuestra familia se había quebrado y nunca lograríamos volver a ser los que fuimos, ya

no habría comidas domingueras, ni empanadas compartidas, no habría amigos escuchando música en la terraza, no habría conversaciones hasta la madrugada, ya no estábamos juntos y vivíamos con el miedo de no saber que pasaría con él.

Había pasado el mes de septiembre, a pesar del dolor, los ciruelos lucían sus flores pequeñas que anunciaban los frutos veraniegos, nuestro perro Zuky, sobreviviente de la policía que muchas veces allanó nuestra casa por denuncias de vecinos, de esos mismos vecinos que se decían “amigos”, tomó por costumbre ladrarle a los autos y seguirlos; nuestro gato llamado Compañero, pasó a llamarse Cota.

En el silencio familiar comenzamos a asumir lo que nos tocaría vivir, detención, tortura, cárcel, exilio, era el costo a nuestra consecuencia.

Detención

Invierno de 1974

Esa tarde llegué a casa después del liceo, mi padre me llamó a su taller a escondidas de mi madre; estando allí, muy nervioso me contó que había venido una señora de parte de mi hermano para comunicarnos que había sido detenido en la ciudad de Belloto, que estaba en la cárcel, dijo. Mi padre quería ocultárselo a mi madre por miedo a su reacción, decidimos que esperaríamos el día de visita y yo iría a verlo. No pudimos ocultar la noticia por mucho tiempo, ya que en el noticiero de la noche hablaron de la detención y la imagen de mi hermano salió en pantalla junto a otros compañeros y compañeras.

Mi madre lloraba desconsoladamente mientras mi padre a su lado, sostenía su mano con la ternura de los años y con la rabia de los momentos que estábamos viviendo.

Yo en silencio los observaba, era mi hermano el que estaba detenido y del que no sabíamos con certeza las condiciones en

las que se encontraba. Ese día me fui a la iglesia que estaba frente a nuestra casa, me senté allí en silencio y hablé con Dios; no lograba entender todo lo que pasaba, lo que nos pasaba, no había explicación para tanto dolor, para tanta injusticia, creo que fue en ese momento cuando mi relación con Dios se quebró, pasarían muchos años hasta volver a reencontrarme con él.

Luego nos enteraríamos que a un compañero del grupo lo habían denunciado y que fue de ahí de donde vino el descubrimiento del grupo y la detención de todos.

Mi hermano fue trasladado desde la ciudad de Belloto en un vehículo por funcionarios de la CNI; durante el trayecto hasta el cuartel Silvas Palma en Valparaíso , fue torturado brutalmente.

Nos extrañaba que por varios días no sabíamos nada de él; era porque ya estaba detenido y siendo torturado; no supimos hasta que la señora Clorinda, dueña de la casa en donde él vivía, vino a avisarnos. Célula extremista fue desarticulada en la región, se podía leer en los diarios.

Cárcel

Invierno de 1974

El día de visita llegó, y fui a verlo; no lograba imaginar cómo lo vería, se me venían a la mente tantas imágenes, pensaba que lo encontraría con un traje rayado o que lo vería tras una ventana. Al llegar me encontré con un edificio de tres pisos rodeado de altas murallas de piedra y de color blanco.

Bajo la muralla, una larga fila de visitas esperando la hora de entrada, allí me quedé, escuchando conversaciones tan extrañas para mí, en ese tiempo detenidos políticos y presos comunes tenían visitas juntos.

Al llegar la hora de entrada, la fila comenzó a avanzar lentamente, primero pasé por un mesón donde guardias revisaron lo que llevaba, luego a una pequeña oficina donde gendarmes mujeres revisaron mi cuerpo; los ruidos eran extraños y los olores desconocidos, hasta ahora cuando cierro mis ojos puedo sentir que estoy ahí; luego avancé hasta un

primer patio y entregué mi cédula de identidad, luego subí una pequeña escala y crucé un portón de lata llegando a un patio muy grande, ahí estaba mi hermano frente a mi, sus brazos cruzados en el pecho y las piernas abiertas, como era su costumbre, sonreía.

Mis ojos se llenaron de lágrimas, no pude evitarlo, él me abrazó diciendo “tranquila hermanita”, me quedé quieta rodeada de sus brazos, de esos brazos que encumbraron volantines, de esos brazos que me llevaban sobre la carretilla bajo los damascos del colegio, mezclando nuestras risas con el canto de los gorriones.

Allí estaban sus ojos quietos, hurgando en los míos la libertad robada, oliendo en mi mano el suspiro de los vientos subiendo por las escaleras y ascensores. Allí estábamos abrazados enfrentando la tormenta que duraría 4 años.

Con mi hermano siempre fuimos muy unidos, supongo que el ser los menores nos permitió compartir muchas situaciones que nos acercaron, pero la cárcel fue lo que consolidó nuestra unión y la transformó en algo difícil de expresar.

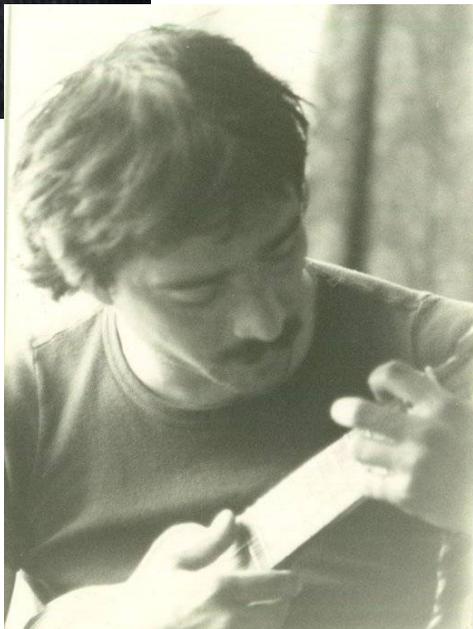
Allí tuve la oportunidad de conocer a muchos compañeros, creé lazos de amistad tanto con los detenidos como con sus familiares; esas largas filas que hacíamos antes de entrar a las visitas nos permitían ir conociéndonos profundamente, esos lazos hasta ahora existen, a veces nos encontramos por ahí y sentimos la unión que nos dejaron aquellos momentos que aun siendo tristes pudimos transformar; como aquella navidad del año 1975 cuando los compañeros consiguieron permiso para celebrarle la navidad a los niños, hasta los guardias donaron dos cajas de helados; fue una fiesta muy bonita, muy bien organizada, hubo actividades artísticas a cargo de los compañeros de la Universidad de Chile que estaban también detenidos, nos llamó mucho la atención que había queques de distintos colores que fueron la atracción de los niños; después supimos que le habían agregado a la mezcla jugos de colores, pasaron a la historia como “los queques caneros”

Dentro de la cárcel se organizaban en distintas actividades, siendo los trabajos de artesanías los más frecuentes: medallas de monedas antiguas, sandalias de suela con suela de neumáticos, trabajos en lana, barcos de madera, trabajos en cuescos de palta y hueso, pulseras de cuero. Mucho más adelante y después que llegaron unos detenidos desde Santiago fabricarían instrumentos musicales como charangos, muy pronto ya habían organizado un conjunto folklórico.

Hasta hoy conservo uno de esos charangos, me lo regaló mi hermano para uno de mis cumpleaños, traté de aprender a tocarlo un tiempo y no lo logré, ahora es parte de los tesoros mas preciados que acompañan a mi vida.



*« El charango en tus
manos se hizo
música, nació en
una celda e hizo
libre nuestro
espíritu »*



Se organizó con la Vicaria de la Solidaridad en Santiago, la comercialización de estos trabajos; fui la encargada de llevarlos y traer el dinero para luego repartirlo entre los que los hacían.

También en una época de verano, instalamos un puesto en una feria artesanal, ahí estábamos cuando la autoridades fascistas llegaron a inaugurar la feria, sin saber que había un grupo de presos políticos siendo parte de ella. Cuando veíamos turistas comprando les decíamos que el trabajo lo hacían presos políticos, era en esos momentos cuando más vendíamos y a mejor precio. Fue otra forma de burlar el cerco y eso nos hacía fuertes.



« Hilando un pequeño obsequio fuiste hilando sueños que regalaste a todos quienes querías »



« Tu prisión no pudo encerrar tu espíritu, lo dejaste volar por los cielos de la imaginación creando objetos que hoy son testimonios de tu valor y consecuencia »

En una de las visitas, mi hermano me entregó un regalo, puso en mi mano una medalla que llevaba grabada una cadena, en la parte posterior se podía leer “Germinarán los días de luto”; por muchos años esa medalla colgó de mi cuello, llevarla para mi era un orgullo, era reconocer a mi hermano como preso político, como un hombre consecuente y valiente que había decidido no quedarse al margen viendo las injusticias que diariamente sucedían en nuestro país, él tomó el camino del compromiso, podría haberse quedado como muchos, en la tranquilidad de su casa, lamentando tanta injusticia, pero esa actitud habría sido traicionar lo que nuestros padres siempre nos inculcaron, fuimos una familia de mucha conversación, de mucha lectura, fuimos una familia que celebró la llegada de un gobierno socialista y que pagó el precio con valentía por nuestra consecuencia.

Alguna vez mi hermano me comentó que en las conversaciones de noche en la celda, algún compañero confidenció que su padre se sentía desilusionado de él, que nunca había sido apoyado por su familia en el camino elegido; mi hermano con mucho orgullo les contó que sus padres estaban orgullosos de él. Pude ver en sus ojos cuando me lo contaba, esa alegría que le daba saber que los suyos estaban con él siempre, la fuerza que le daba saber que no estaba solo.

Con mis padres nos alternábamos las visitas, una vez yo y otra ellos, mi viejo roble y su compañera mi madre se encaminaban los días domingos hasta la cárcel a ver al hijo, iban con la mirada en alto, los brazos abiertos y la sonrisa tibia.



« Nuestra familia siempre luchó por lo que creyó justo, tú fuiste un ejemplo de ello y por eso eres recordado por quienes te seguimos »

Aun estando en la cárcel los presos políticos daban sus luchas; una de ellas fue la separación de visitas con los presos comunes, es así como logramos una visita solos, eso permitió que la convivencia fuera mas tranquila.

La imagen mas clara que tengo de esas visitas era ver venir a mi hermano con su banca al hombro y un poncho café que la cubría, cada detenido tenia una banca para recibir las visitas, nos sentábamos allí a conversar hasta que él me pedía que fuéramos a pasear a la plaza, me tomaba de su brazo y caminábamos alrededor del patio, era en esos momentos cuando volvía a sentirme niña, volvía a oler los damascos que mi padre cuidaba y regaba con esmero, eran esos momentos en que ambos volábamos lejos de esos muros, volíamos con nuestra madre a la playa Las Torpederas, la playa de nuestra infancia donde junto a otros amigos y sus madres pasábamos las tardes de verano. Muchas veces los silencios se apoderaban de nosotros, la mirada distante, el cigarro, mi mano en su hombro lo volvía a mi lado, nos íbamos a algún grupo formado en el patio, allí las risas volvían, las bromas, las experiencias.

En esas conversaciones escuché de las torturas sufridas por distintos compañeros, era admirable como podían reírse de situaciones tan difíciles, era la fuerza de saberse con la verdad,

eran jóvenes estudiantes, trabajadores; había también un grupo de marinos de la escuadra nacional, marinos constitucionalistas que fueron detenidos y torturados por sus superiores por denunciar el complot en contra del gobierno de Salvador Allende.

Así comenzaron a pasar los meses, los años; con algunas de las compañeras buscábamos formas de estar mas cerca de ellos, aun en días que no había visitas; fue así como se nos ocurrió entrar al cementerio que había frente a la cárcel, en las tardes cuando ya estaba cerrado, entrábamos por la parte de atrás subiendo un muro, ya adentro nos subíamos a unos nichos altos, de allí comenzaba a gritar el nombre de mi hermano hasta que me escuchaba o alguien le avisaba, así aparecían los demás compañeros, allí nos quedábamos largo rato, conversando a gritos o cantando; ahora cuando lo recuerdo no puedo dejar de sonreír, hasta había un guardia de apellido Olave que cuando me veía encaramada allí en el nicho, me preguntaba a gritos si quería hablar con mi hermano, a mi respuesta afirmativa comenzaba a gritar para que él viniera, debo decir que no todos los gendarmes fueron así de solidarios, hubo algunos que abusaron de su autoridad, sobre todo en los allanamientos que frecuentemente se realizaban.



« Ni los barrotes más gruesos lograron evitar que sintieras la amistad y el compañerismo »



Ese cementerio fue de mucha ayuda en esos tiempos, muchas veces queríamos llevar flores a la visita y no teníamos dinero, así es que las íbamos a buscar al cementerio.

Buscando la forma de acercar a mi hermano a lo que amaba, un día se me ocurrió ir a la playa, en un frasco de vidrio puse arena, conchitas, algas y agua de mar, con ese frasco llegué a la cárcel, los gendarmes me miraban extrañados sin entender esa locura, lo olían pensando que podía ser licor; logré entrar con mi playa, mi hermano estaba feliz, desde ese momento cada cierto tiempo me traía el frasco para renovarlo.



« Lo que nunca entendió la dictadura fue que un libro podía liberar nuestras almas hasta de la más férrea represión »

En una se esas tantas visitas a la cárcel, me encontré con la sorpresa de que un grupo de compañeros, entre ellos mi hermano, habían sido trasladados a la cárcel de Santiago, como medida de fuerza porque habían comenzado una huelga de hambre exigiendo se agilizaran los consejos de guerra.

Me quede allí sin saber qué hacer, nunca había ido a Santiago; junto a otras compañeras nos organizamos para viajar a verlos, averiguamos el día de las visitas , ese día nos juntamos muy temprano en la calle Errázuriz por donde pasaba el bus y partimos a verlos; llegamos al Terminal de Santiago , de ahí solo atravesar la calle y ahí estaba la cárcel; el sistema era muy distinto al que se usaba en Valparaíso, así es que tuvimos que adaptarnos a él, había mas revisión, había que llevar 5 listas con lo que llevábamos para los detenidos y enviar el bolso junto a las listas antes de entrar a la visita, el chileno ingenioso como siempre, creó un sistema para hacer las listas con un calco y así apurar el proceso, esto obviamente por unas monedas. Así fue como visité por primera vez la capital de Chile.

Nunca dejé de visitar la cárcel de Valparaíso, aunque mi hermano ya no estaba en ella, habían lazos de amistad que me hacían atravesar los cerros desde el Bellavista hasta el Cárcel

para estar con los compañeros, contarles de la situación en la cárcel de Santiago y saber las últimas novedades.

A pesar del dolor que podía significar toda esta situación, nunca dejamos de reír, de recordar momentos pasados y compartirlos.



« Aquellos que entendía tu lucha siempre estuvieron a tu lado, visitándote junto a tus compañeros incluso en momentos difíciles »

Había pasado un tiempo no muy largo desde que mi hermano estaba en Santiago, y subí a la cárcel a dejar una banca que me habían encargado; cuando estaba en la recepción, un reo común de los que llamaban “mocito” me entregó un pequeño papel, al abrirlo y leerlo me enteré de que mi hermano estaba nuevamente en la cárcel de Valparaíso; había sido trasladado en la noche con un grupo de compañeros con los que nuevamente habían comenzado una huelga de hambre; para que él supiera que me habían informado de la nueva situación, le envié la banca a su nombre.

Al día siguiente había visita, concurrí y volví a encontrarme con él, ahí estaba nuevamente, me extrañó que se reía mucho, al preguntarle qué le pasaba, me contó:

El día anterior habían dejado la huelga de hambre, cuando lo llamaron por los parlantes avisándole que tenía encomienda, todos se alegraron pensando en que podrían comer algo después de algunos días en ayuno, cuando él volvió con la banca al hombro, las risas fueron generales, de allí que la banca paso a llamarse “banca mayo” y nosotros por supuesto, encabezamos las bromas por un buen tiempo.

Estuvo en la cárcel de Valparaíso varios meses, hasta que un día volvió a ser trasladado, esta vez a la penitenciaría de Santiago junto a otros compañeros.

Una compañera que vivía en Santiago y a la que también le habían trasladado a su compañero, nos llevó hasta la penitenciaría, ese día nos encontramos con que no había visita, por lo que tuve que devolverme a Valparaíso sin poder verlo. La sensación que sentí en esos momentos era de una gran tristeza, ambos esperábamos el día de la visita, era la forma de salir de la rutina del encierro, era la forma de saber de la familia, de los amigos, era el encuentro con el fragmento de libertad que la familia llevaba de formas distintas; así me devolví a casa, sin saber cómo estaba, tendría que esperar 3 días para verlo.

Mi hermano comenzó a escribir, sus poemas eran la forma de expresar sus sentimientos mas profundos, poco a poco fui compartiendo esos días interminables tras las murallas, comencé a leer su trabajo y a admirarlo.

Me gustaba esa forma de escribir, de transmitir, me gustaba el lenguaje empleado; yo también escribía pero mi trabajo era tan

distinto del suyo, siempre lo sentí tan inferior al de él, que nunca se lo mostré; alguna vez él me comentó que ya era hora de que compartiera con él mis escritos, nunca lo hice y ahora lo lamento.

Los cuadernos con sus poemas comenzaron a salir de la cárcel, yo era la encargada de llevarlos, los mantenía muy cerca de mí y por las noches leía esas hojas impregnadas de su sentir, de sus anhelos, de sus amores.

Mi hermano era un joven bueno, anhelaba la igualdad, la justicia social. Recuerdo que cuando trabajaba en el Astilleros La Habas se enfermó, no sabíamos qué pasaba, al final lo descubrimos, él trabajaba pintando unos tubos por dentro, era una pintura muy tóxica por lo que le daban leche para contrarrestar los efectos, mi hermano le regalaba la leche a un compañero que tenía hijos pequeños. Así era mi hermano, un joven solidario que anhelaba vivir en un país más justo.

Sus poemas fueron reflejándolo, esa nostalgia que lo acompañó siempre, esos ojos que se perdían en la lejanía, esa búsqueda, esa complicidad con la vida. Transmitía su sentir a través de sus palabras, de sus versos que volaban alto sobrepasando las

murallas frías; sus versos como volantines de colores paseaban por la ciudad dentro de mi bolso de lana, llegaban a la playa y se sumergían en esas aguas heladas que de niño acariciaron sus travesuras y sucumbieron a sus risas. Sus poemas son su herencia, son sus gestos, son su lucha, son el canto vivo a pesar del eterno silencio.

OCTUBRE

Octubre 5

Tus ojos venían con la nitidez de un día

entonces

Sienten los muros testigos de tantas fechorías

el rumor azul de los crepúsculos devastados.

Yo emergo de las sombras satisfecho de luz y sin reposo

mi lenguaje nuevo en dirección del viento

y así...

Bajo el rincón de los sueños inevitables una lágrima

tu lámpara

se suicida y cae.

Soy el cantor vecino del secreto tartamudo

quien castiga y quien perdona los pecados del mundo.

Yo soy el faro encendido que hace naufragar los barcos

mírame que soy un canto pellizcando tus ojos

soy el primero... y no el último

esta es la ventana abierta justo al borde del abismo

“Post data”

Caminando a orillas de mi garganta...

Nuevamente y como siempre

hasta tu ser asciendo,

tengo de nostalgia cubierto el rostro,

pero vivo, continuo

galopando en mi corcel del verbo incontenible

y así me ves ahora

bajo tus ojos...

Libre

Octubre 12

El tiempo viene sin dejar rastro

*Así mis pasos van uno tras otro y sin fisuras,
desafiantes*

entre los días y noches indiferentes

un castigo y de repente...

El mundo se reduce

los muros se agigantan.

Los muros envejecen antiguas inscripciones

leyendas inconclusas de reclusos aporreados...

Y el hambre...la tierna hambre

con sabor a olvido

por tantas bocas repartido.

*Se entremezcla con mi voz
que no teme el castigo.*

Octubre 13

Dieron del...

*La tierra triste llora sus muertos y ahora,
mi canto se estremece...*

He vuelto.

*Largo viaje por entre las cloacas,
cerradas puertas sin tiempo preciso...*

Y en mis sueños he visto:

*Archivos devastados satisfechos de nombres,
cadalsos ocultos y verdugos enguantados,
en mis sueños he visto,
tantas cosas que he vuelto.*

*Mi voz latía y ahí sólo había silencio,
y rostros desolados
y actos despiadados...*

Largos muros, trampas de piedras desdentadas

*ellas mi voz no dañan
hoy hieren las palabras
ni los sueños de espadas.
Hoy mi razón de roca indestructible
Salta por lo poros,
tengo en la frente un algo de meteoro
descubierto en cada esquina de mis viajes siniestros
tengo acento de mar y polvo de desierto
que ya no esperó más y sin pensarlo vierto.
Yo he vuelto...
Desde el fondo de un abismo
que ellos ocultan
como el fondo de sí mismos.*

Octubre 13 (2)

Oh mi antigua ilusión hipnótica

a ti yo digo...

Verónica,

grata perspectiva

por siempre perdida,

déjame que te diga

que allí,

junto al oscuro abrigo de los laberintos

caminando hasta mi

a ti yo he visto.

Tenías una lágrima

y tu boca madurando horizontes

así te he visto,

entonces,

como rasgando la noche.

La rosa desdichada

Agoniza colgada y las estrellas no vienen a observarla

En la fría ventana

llena de arrugas la rosa vive todavía

y aunque ahora sin fragancia

no me canso de mirarla.

La rosa envejecida

está perdiendo la vida.

Octubre 14

El cansancio de un día fatigando mis párpados...
Oh Dios petrificado y ausente
te alejas demasiado
que mis ojos cansados
no te esperarán por siempre
Oh Dios, tan sólo odios bajo el amparo del cielo
tu reino en decadencia
*tu lugar de **procedencia***
según cuentan las leyendas.
Dios de infieles y creyentes
¿Dónde se fue toda la gente?
¿Dónde están tus ángeles desnudos y el amor sin porvenir?
Si alguna vez has de venir
ya no estaré por aquí
y tú estarás solo en las crueldades

*sin saber quien ríe o llora
es por eso, que ahora
el pez rémora se alimenta de amapolas... y tú
ah tú, pobre creador de mundos inevitables
el hombre se debate y tú lo sabes
él grita clemencia
más, solo encuentra tu ausencia
Oh Dios, odios y Dios no envía respuestas
¿Por qué yo he de creer en tu existencia?*

Octubre 15

*Mis ojos hacia el suelo
de las noches cautivas
alguien reía
y en el portal de los sueños herméticos
la ilusión inoxidable
suda o llora por la tarde
cada rincón es un jergón
a propósito del frío
hoy mi rincón es el hastío.
Las bandadas de palomas
baten sus alas plomas
las celdas vanidosas
marchitaron mis rosas
alguien huye por la vereda del cielo
desde aquí yo lo veo,*

*tiene ojos de perseguido
y algo duro en los bolsillos
cuidad...
que te pueden capturar
entonces lo pasarías muy mal.*

*¿Los sótanos oficiales donde están?
Nadie sabe...
ni el cadáver muerto en la orilla del mar
nos lo puede contar...*

Octubre 15 (2)

Está bien...

yo seré el bandido denegado,

pero entiendan...

Nunca un renegado.

He allí el cristianismo de los escapularios enfermos

y de vez en cuando

Enturbiadas las sotanas

acarician medallas.

El apóstol sus ojos cierra cuando alguien no escucha

“bienaventurados los que padecen persecución por causa de la justicia...”

Hablo... pues tengo un grito dispuesto en cada ojo

pues yo soy el bandido de los actos inagotables

¿es verdad?

¿la cruz le teme a los sables?

Ah, pero siento náuseas de tanto gesto grotesco,

de la extraña indiferencia de los cáliz estrechos,

de las hostias de silencios

que golpean sus pechos...

Jesús... tus discípulos no hablan tu idioma

¿no temen la visión de Sodoma y Gomorra?

NOVIEMBRE

Noviembre 1

*Hoy te has ido
hermano mío
y en este pequeño papel
yo quise irme contigo
para subir la escalinata
que te conduce al destierro
sobre tus ojos me quedo.*

*Hermano
dónde tu frente fermenta
el verbo
allí será
nuestro encuentro.*

Noviembre 1 (2)

*Con un caudal de astros navegando indiferentes
mis ojos chocan con los muros de enfrente.
Tres hombres desafiando temporales
sucumbiendo tras la furia de los mares,
sobre el día de los muertos
cadáveres sedientos
se ahogaron
con los remos abiertos.
Los hombres que cultivan marejadas
yacen en el fondo
con sus redes rasgadas.
Paz en el mar
para aquellos pescadores
que no volverán a pescar.
Y paz en la tierra...*

*a las viudas de buena voluntad
que ya se han puesto a rezar.
En las esquinas del océano
las olas cicatrizan
náufragos enfermos.
Y allí las embarcaciones frágiles
en busca
de sus últimos mártires.*

Noviembre 2

*Mientras me observa la noche con sus ojos sombríos
a ti, yo escribo.*

*Tengo de soledad cubierto el rostro
y mis manos sacudiendo el polvo.*

*El polvo de los meses desatados
sobre muros oxidados
y cerrados candados...*

*Me sujeta,
me endurece,
me molesta.*

*Tú eres quien espero
ritual desconocida,
inexistente amor desvanecida.*

*Tú eres la ilusión
que siempre llevo a cuestas*

y que siempre me acompaña

al cerrarse las puertas.

Ven, que las campanas del cerebro

por ti, ya están temblando

ven, que estoy cansado

de seguirte a ti esperando.

Sobre mi boca los besos fermentados

parecen esqueletos disecados.

Noviembre 3

*En la blanca tarde de los vulgares gestos
el hombre se divierte como siempre con cuentos.
Y las muñecas vuelven a bailar
el baile eterno de aquel nunca jamás.
Yo no pido consejeros que me vengán a imprimir
aquello que mi voz ha de verter.
Yo no pido añejas vestiduras llenas de dogmas
contra de ellas estoy, de alguna forma.*

Noviembre 4

*Mi ex nombre hoy
cuelga del calendario
mas tan solo poseo hoy
mi ritual vocabulario
mi único y máspreciado regalo,
que desciende por las manos
del presente cautiverio.*

*Hoy no hay flores
tras el rincón de las sábanas,
tal vez, mañana,
me las envíes... hermana.*

*Tú, que me has mostrado
un circulo en tu dedo
que es como una muestra
de aquel sobrino que espero...*

Te diré...

Has de estampar tu firma

con sabores de tintero,

tu dejarás tu firma...

Más, yo me quedo soltero.

Noviembre 5

*Tiendo mis ojos de luz clarividente
a través de las fisuras de aquellas sombras inertes.
Yo soy quien traspasa murallas prehistóricas
llenas de inscripciones melancólicas
más allá del límite de lo absurdo
de las sentencias me burlo.
Más allá de los barrotes, mis ojos dejo vagar
hasta llegar al mar.
Hay hambre en las orillas matizadas de algas
mientras tanto, los hombres,
se ahogan tras sus barcas.
Y las aves que fueron ayer mi mejor contemplación
como luces se extinguen de mi antiguo farol.
Que venga el mar a estampar olas sobre mis párpados
que venga el sueño perdido y el sabor del fracaso.*

*Que tengo miedo de la tarde pavonada de sol
y necesito al amor
que ha de templar mi voz
es que preciso de amar, más que las olas del mar
que hoy he podido encontrar.
Detrás de mis pupilas vibra la sed,
Y ya no hay de beber...*

Noviembre 5 (2)

Que ansioso estoy de tener.

Quiero el amor encaramado en los besos

para enjuagarlo de versos

y despistar de aquel modo, a los actos perversos.

En mi mirada palpita la ilusión del querer

pero no debo pensar...

no volverá a suceder.

Yo no quiero que me amen, ni que me den compasión

lo que yo quiero tan sólo... es entregar este amor.

Amor... amor comprometido

y con el cual yo he vivido

Sin haberlo compartido.

(Pero tú estás en mi recuerdo aletargado de arrugas

¿y si estás, por qué no vienes

hasta mi lado y me ayudas?

*Más hoy, he presentido que ya no vives conmigo
¿por qué he de gritar tu ayuda
Si no estas en parte alguna?
Tengo de angustia la boca enardecida,
cuando ahora estoy solo,
recitando poesía.
Poesía que siempre ha sido mi fiel y triste compañera,
como he de extrañarla entonces,
cuando a mi instante me muera.
Me muera sin hijos tiernos, cual besos de invierno.
Con capullos por sonrisas y de fuego el pensamiento.
Es por eso y mucho más
Quiero el amor procrear
la semilla de la tierra
de mi huella ha de quedar.
Quiero tener de una vez
a ese hijo soñado,
y un amor de una mujer.*

“señor, tú que perdonas los pecados del mundo”

Dame el amor que preciso

frente a los muros absurdos.

Noticia de última hora:

Las autopsias no tienen aurora.

y en el aire se propaga... tan solo un cuento de hadas.

Noviembre 5 (3)

*Frente al dolor universal,
mi soledad.*

*Causando estragos,
pero creo que es en vano
y no deseo mantenerla
como siempre en mi cabeza.*

*La fiebre del dolor que se propaga
ha trizado mi ventana
donde la flor agoniza
atrapada en la cornisa.*

*La lucha encarnizada que circunda el territorio,
nació del escritorio
hasta crear velorios
en luctuosos dormitorios.*

En la vereda de enfrente a tu hogar,

*el ave que ha caído
está aprendiendo a volar,
sus alas recién quemadas
parecen resucitadas
por el canto de metralla
que escondido se prepara,
para verter ingredientes
en quienes apretan dientes
sin dejar de maldecir,
lo que nos dicen los diarios
o nos pretenden decir.
Mi soledad es tan grande como mi actual ansiedad
de ver por fin volar las palomas hacia sus nidos
y los cantos de los niños
cuando venga navidad.*

Noviembre 5 (4)

Por entre las líneas del horizonte reforzado

tiritan los candados

y los guardias del tejado

se pasean por sus lados.

Hay algo lamentable que huele de cuando en cuando

y se sofoca de pronto

cuando este cuaderno abro.

Tengo nostalgia en la piel

y sobre el pelo también

bajo mi mano hay papel

que de mi voz va a encender.

Solo viajo por laberintos espléndidos

y aunque la ley me señala su dedo

con firme gesto mi boca muevo.

Sobre el rincón más frío

*al viento envío
mi presente obsequio deletreado
para ser leído
cuando ya esté enterrado.
En un ojal el canto noctámbulo
el rostro cambia
de cuando en cuando.
Hay tantas cosas que quisiera decir
más, ya es muy tarde, debo dormir
con los ojos puestos en tu jardín
donde despide el jazmín
su fragancia sin fin
con su color de marfil...
ayer tatuado por ti.*

Noviembre 5 (5)

*El ruido de las calles con un dolor de asfalto
semáforo sin luces clavando alto.*

*Las micros con sonidos y sus frenos estridentes
hacen temblar las ofertas de las vitrinas celestes.*

*Sobre la esquina, el rojo buzón de correo
que mastica las cartas, en turco, en griego, en hebreo.*

*Y en los kioscos de los diarios
las revistas en colores y hasta un escapulario.*

*El paradero de buses con su cola intermitente
donde espera aquella gente
el boleto de regreso ansiosamente.*

*Y los cines, fuentes de soda, bares y billares
como siempre con sus luces encendidas por millares.*

*La estación con sus andenes,
por donde van y vienen trenes*

que a los niños entretienen...

La ciudad tan solo eso,

un pedazo de pavimento

un guardián y un regimiento.

Con el aire que es asfixiante

la bocina y el parlante...

La rutina cotidiana:

los muchachos a la escuela,

el obrero y la enfermera...

el dentista a sacar muelas.

Y el señor de maletín que ha despedido al rondín

por encontrarlo dormido, sentado en un cafetín.

Las muchachas a teclear, alguna otra a bordar

las monedas de la caja que el “jefe” vuelve a contar.

Yo no les doy mi perdón, por qué no se quedan en casa

y estrangulan al reloj, para jugar baraja.

Pero ellos solo esperan el día de jubilar

para así poder cobrar

*el chequecito del mes
que es tan solo un papel
sin lograr indemnizar
lo que se van a perder
por salir a trabajar...*

Y así transcurre la vida de los hombres taciturnos:

“que mañana estoy de turno”

“que mi sueldo no me alcanza”

“que la cuota de la plancha”

“que el arriendo lo subieron”

“como, si hoy es primero

no me da vuelto el micrero

que se ha creído el imbécil

se pasó de paradero”

Y luego, al fin de mes, todo se vuelve al revés:

*Los descuentos por planillas hacen vibrar las costillas
cuando la firma queda, sola y triste en ventanilla.*

Esto no lo aguanto más, me estoy quedando sin plata,

*vamos ya pues, cajera, no siga dando la lata
que voy a perder la micro y tendré que irme a pata.
Y así no podré ver la serial que me entretiene
que es hoy día justamente, a la seis y treinta en el nueve.
Voy a comprar de pasada, un buen pedazo e' tocino
y como no quiere la cosa,
una botella de vino.*

DICIEMBRE

Diciembre 1

*Mientras el canto toma la forma de tus ojos
y la estupidez del recuerdo estira las piernas
porque hoy viene la leyenda del suceso trágico
desprendiéndose del naufragio inconcluso.
Y las horas gritan su nostalgia de cometas lucidos
atados a los minutidos y segundinos.
¿Pero en dónde está el eco de tus gestos?
Porque la presencia del recuerdo estira las piernas
y todo se va perdiendo entre la mierda,
perdón, quise decir en la niebla.
Yo acepto los destellos de tus ojos migratorios
como el juez siempre acepta
el cadalso en su escritorio.
Pero tú, almita, viajas de incógnito en el último asiento de los
trolebuses
yo te digo... no abuses*

*que mi paciencia no tiene el límite
de las correspondencias
ni tampoco soy el buzón
que mastica eternamente sus propias cartas
ni soy la esquina aquella
en donde se bifurcan las miradas piadosas.
Yo tan sólo soy el navegante sin sus olas de costumbre
Mírame, soy como un hombre...
Un hombre que se ríe cuando viene la risa
un hombre que solloza cuando aparece el llanto.
Yo soy un hombre que respira
cada mañana el dulce sabor de la pasta dental
yo soy un hombre que al abrir los ojos
roza el cielo frío y duro de las celdas.
Yo soy un hombre,
el único hombre que tu nombre lleva a cuestras.
Te digo, yo soy un hombre que ríe,
llora y grita sus motivos*

porque un gesto sucede a otro gesto,

y así, hoy lloramos los muertos...

Mientras tanto en tu huerto,

florece aquella rosa que marchita el invierno.

Diciembre 1 (2)

*Hoy en los ojos tengo vahídos de sueños abolidos
cuando las estalagmitas piden permiso al espacio
que deja vagar el llanto impreciso.*

*Yo conozco el camino de los astros sujetos
a sus propios veredictos
de cometas petrificados.*

*Y sé de los senderos pintados como sellos de correo
y sé del perdón de los pecados
(aunque sin estar convencido)*

También sé del sueño imprevisto y la ilusión necesaria.

*Yo conozco las rutas que siguieron los conquistadores
por las huellas de sexos mutilados
por los indios cortados a la altura del cuello
y conozco sus estandartes
y los nombres de Valdivia y Almagro y Pizarro*

*yo conozco el vuelo de las aves marítimas
enlazadas de crepúsculos amarillos
y conozco los membrillos
y también los cantos sencillos.
(Pero hasta cuándo, cuándo vas a dejar
de remediarlo haciendo?
Sí, la soledad de los techos inmóviles
puede ser motivo suficiente de...
Bueno, de cualquier cosa menos eso...*

Diciembre 2

*Mis ojos llevan la cólera a todas partes
para gritar de los gestos clausurados
a causa del decreto firmado en los subterráneos
más oscuros de aquel edificio usurpado,
que llena de cruces los cementerios involuntarios.
Y los goznes de mi boca rechinan cuando quiero
y las puertas de mis ojos se abren cuando quiero
para decir, acerca de la mortalidad del veredicto
y de todos los laberintos
pues, incluso en ellos existe una salida
con mordeduras de cocodrilos
que escrutan el rincón más íntimo
de las huellas digitales
donde duerme el cigarro de las noches evidentes.
Porque tu voz horada en las inscripciones*

*de los presos ajenos
para descubrir el llanto de los ojos ácidos
llenos de sucesos inmensamente trágicos.
Pero tus manos tienen el habitual color de los acróbatas
salpicados de proezas más admirables que el pan
y tienes en los ojos dos satélites legítimos
por los cuales repudias los actos equívocos
y rompes la gramática de las aldabas inútiles
y buceas encima del pasillo que tienen los esfuerzos.
y aunque tú no lo creas,
somos semilla fértil sobre el surco estéril
y así vivimos, bajo la niebla de smog
y los sueños restaurados
donde, a veces, solo a veces no cuenta el pasado.
somos la llave del recinto hermético
somos la voz con ecos proféticos
somos la luz el fuego y el llanto
así dirán nuestros cantos.*

Un poema es verdadero cuando tiene compromiso.

Tu recuerdo palpita como dos enamorados, que miran el otro lado de las cosas.

Un poema no es el fuego pero enciende sentimientos.

Tus ojos quiebran la quietud de este instante, pero eso, creo, para mi no es bastante.

Un poema no se inflama en los oídos sordos.

Vengo de andar escupiendo pensamientos y vomitando penas que adentro tengo.

Con las huellas de tu ausencia estoy perdiendo la paciencia.

Quiero romper de un verso, el espacio que separa tu sexo y mi sexo.

Un poema es algo que espera ser descubierto por tus ojos.

En las veredas más sensibles de tus pupilas encendidas se quedaron los fragmentos de mis noches clandestinas.

Un poema es un asunto de odio o amor.

Un poema no es lo que tú quieres que sea, sino lo que quiere el poeta (y es lamentable)

La razón es un concepto manoseado.

Un poema es la plegaria de las bocas sensibles.

La locura es la mayor manifestación de la razón y con razón piensan que estoy loco.

Un poema es el mar, la vida, la muerte... y tus pupilas.

La razón basta para volver locos a las personas, es cuestión que mires hacia tu alrededor.

La razón sólo es el comienzo de la locura, y la locura es el verdadero comienzo de la razón.

No pienses que te olvidaré algún día, si así fuera, te lo diría.

Si alguna vez tú pudieras tomarme la presión, por mis venas correría una enorme satisfacción.

En el año 1976 me casé con mi compañero Miguel, con el que hasta hoy caminamos juntos recordando a los ausentes que existen por ambas partes , y riendo bajo las lunas llenas que acompañan nuestros días y noches.

Nos conocimos en el liceo N° 4 ubicado en la calle Simson en Valparaíso el año 1971, fuimos compañeros de curso, luego fuimos amigos por un par de años, en el año 1972 él ingresó a la armada, al regreso de la escuela de grumetes comenzamos a pololear.

Siendo marino viajó a Santiago a conocer a mi hermano a la cárcel, algo que siempre he valorizado mucho ya que esa actitud pudo haberle costado su carrera, sentía un poco de temor por la reacción que mi hermano pudiera tener al ser él marino, pero lo recibió muy bien, él aprendió a apreciarlo, supongo que al igual que yo valorizó todos aquellos pequeños gestos que él tuvo al acompañarme en las distintas actividades que yo tenía en relación a los presos políticos; mi hermano le demostró ese afecto tejiéndole un cinturón a telar que le regaló. Era la forma como los compañeros demostraban sus afectos, entregándonos cosas echas por ellos, pequeños trabajos que acompañaban esas noches frías tras los muros grises.

El año 1977 quedé embarazada, todos estábamos muy contentos, también mi hermano que anhelaba sobrinos; desgraciadamente sufrí una pérdida espontánea, lo que emocionalmente me dejó muy mal, es por eso que decidí viajar a Punta Arenas en busca del consuelo de Miguel, debía contarle lo que había pasado y sentí que debía hacerlo personalmente.

Decidir partir, por una parte era sanador y por otra doloroso, dejaba a mi hermano atrás, no estaba solo, pero no estaría yo, aun así decidí partir porque no veía otro camino para mí en esos momentos, los días se me hacían interminables y no paraba de llorar. Viajé a Punta Arenas y comenzamos a comunicarnos por intermedio de largas cartas.

HERMANITO.

HUBIESE QUERIDO ES COBIJARSE AL MOMENTO DE HABER DECIDIDO TU CARTA, SIN EMBARGO UNA FRACTURA EN UNO DE MIS DEDOS IMPIDIO QUE ASÍ LO HICIERA.

NO SABES CUANTO TODO SENTÍ AL SABER LA NOTICIA, ESA NOTICIA QUE DURAMENTE A TI HA GOLPEADO. NO QUIERO ENTREGARTE FRASES DE ALIENTO FRENTE A ESO, SE BIEN QUE POR MUCHOS GOLPES QUE RECIBAS TU FERRETA INTENCIONADA CONTINUAR ADELANTE, PORQUE EN CIERTO MODO DE CONCEBIR LA VIDA NOS PREPARA PARA ASIMILAR Y EXTRAER DE LOS NEGROS EPISODIOS LA FUERZA NECESARIA EN ESE ANIDAD INTERMINABLE QUE NOS HEMOS TRAZADO?

HERMANITO, QUIERO DECIRTE QUE COMPRENDO PERFECTAMENTE TU DETERMINACION DE ESTAR JUNTO A TU COMPAÑERO. REALMENTE CREO QUE ERA UNA OBLIGACION HACERLO PORQUE LA ÚNICA MANERA DE VENCER DICHAS CRISIS ES BUSCANDO LA COMPRENSION Y LA PRESENCIA DE QUIEN AMAMOS. ESO ES LO IMPORTANTE.

QUIEDO CONTARTE QUE MUCHAS COSAS HAN SUCEDIDO EN MI VIDA, COSAS QUE ME HACEN RESUCITAR DE TODA LA SOLEDAD QUE ESTANGULA MIS INSTINTOS. ESCUCHA MI AJADO CORAZONCITO PACIFICO AL RITMO DE LOS ENAMORADOS (ESTO NO LO ESPERABAS) FUE UN PROCESO LARGO EN VERDAD EL QUE RECORDAMOS MI BUENA FUERZA Y YO, PERO LO INTERESANTE ES QUE LO HICIMOS EN LA MEDIDA QUE IBAMOS CONOCIENDO, HASTA QUE DE PRONTO (RECÉN EL MARTES HOY ES JUEVES) FUIMOS LLEGANDO A QUEDAR DESNUDOS EL UNO FRENTE AL OTRO. ES DE VERDAD HERMOSO SENTIR ESTA SENSACION TAN PROPIA DE LOS MOLESSENTES Y PALOMAS. TÚ, SABES QUE ES BUENO CONTAR ESTAS "INTIMIDADES" A ALGUIEN Y LO HAGO CONTIGO EVOCANDO ESA CONFIANZA QUE SENTIMOS AMBOS.

PERO CUENTAME COMO TE HAS SENTIDO, COMO ESTAS, QUE HACES. SUPONGO QUE POR FIN PUEDEN UDS. ESTAR MÁS TIEMPO JUNTOS NO¿ NOS PREPARAMOS PARA LA CELEBRACION DE LA NAVIDAD, CON UNA ORIENTACION DIFERENTE A OTROS AÑOS, MUCHAS PERSONAS VENDRÓN MAÑANA (EL CARDENAL, DIPLOMATICOS, GENTES DE LOS PEÑAS DE LAS BOLSAS DE CESANTES etc.) COMO VES, ESTE SENCILLO ACTO TENDRÁ REPERCUSIONES, LO IMPORTANTE ES DIVULGAR NUESTRA REALIDAD A TRAVÉS DE LOS INUITADOS.

QUERIDO HERMANO, QUIERO HACER INCARIE, A RIESGO DE PARECER MALADERO, EN QUE DE MODO ALGUNO PODRÍA CENSURAR TU ACTITUD DE DEJAR TODO TIRADO. LO IMPORTANTE AHORA, ES TRATAR DE SUPERAR CUALQUIER HERIDA QUE HAYA QUEDADO, EN ESTO AMBOS TIENEN LA RESPONSABILIDAD DE LOGRARLO A TODA COSTA. DEBEN ENTENDER QUE LA FRUSTRACION O EL FRACASO, ES EL RIESGO QUE INEVITABLEMENTE CORREMOS EN EL CAMINO DE LA FELICIDAD, PERO ESTE RIESGO ES HERMOSO CUANDO SE ENFRENTA CON PERSISTENCIA Y TENACIDAD.

UN CHANT POUR MON FRÈRE « LES JOURS DE DEUIL GERMERONT

MI BUENA Y RECORDADA Y DESISTENTE HERMANITA :

HOY A MIS MANOS HA CAÍDO TU CARTA O OTRO COSO, UN PRESENTE QUE DEL MAR PROVIENE EN LAS BUENAS FORMAS DE UN AVE EXTRAORDINARIA... Y SABES QUE LUCÍAMOS MI MUJERCITA Y YO? COMÍMOS UN PEDACITO DE LA DETERIA QUE ME HAS ENVIADO, FUE ALGO ASÍ COMO ABSORBER UN POCO DE TIERRAS LEJANAS • DE DESCONOCIDOS PAISAJES QUE TÚ TAN BIEN DISFRUTAS EN TICHOSA COMPANÍA.

EN EL DÍA DE MAÑANA TENDREMOS VISITAS NUEVAMENTE, ASÍ ES QUE APROVECHO LA QUIETUD DE ESTA NOCHE PARA ESCRIBIRTE, PARA CONTACTAR DE MIS COSAS AHORA COMPARTIDAS. TE DICE QUE ESTOY OCUPANDO EL SEGUNDO DÍASO DE UNA CELDA (TÚ SABES LO MUCHO QUE ME AGRADAN LAS ALTURAS) ES BASTANTE ACQUEROSO ESTO, Y MUY AMPLO, ADEMÁS QUE SE BUENE PRESENTAR UN ALIENTO DE TRANQUILIDAD Y TAMBIÉN DE SOLEDAD LO QUE ES DE VERDAD IMPOTANTE, PUES TE PERMITE POSEER UN PEQUEÑO E ÍNTIMO MUNDO DONDE DE VEZ EN CUANDO HILVANAMOS SUEÑOS Y POESÍA.

NO SABES LO MUCHO QUE ME ALEGRA EL QUE YO ESTADO DE ANIMO SEA EL MEJOR, PLENO INMUDABLEMENTE HAS SABIDO ASIMILAR EL DOLOR QUE AMBOS HAN EXPERIMENTADO, PERO LAS PERSONAS COMO NOSOTROS SABEN EXTRAER DEL SUFRIMIENTO Y LA TRISTEZA, LOS ELEMENTOS MÁS CODIFICADOS QUE NUESTRO SER DEQUIERE DAR CONTINUIDAD ADELANTE EN LA ARDUA JORNADA, SIEMPRE DE DOLOR CONSUMIÉNDONOS, Y DE DOLOR VIVIMOS, Y ENTRE DOLOR AMANCO CADA VEZ MÁS, PORQUE ES EL AMOR JUSTAMENTE LO QUE NOS DA LA VIDA, EL LLANTO Y LA SONRISA QUE VAMOS AGITANDO A LO LARGO DEL SENDERO QUE VAMOS RECORDIENDO, SIEMPRE DE TICHOSOS Y LIBRES, SALVANDO OBSTÁCULOS QUE LOS HOMAJES SIN COMPASION DEPRAMAN SOBRE EL SIELO QUE DISAMOS Y VENCEMOS A CADA INSTANTE.

YO NO CREO HERMANITO QUE DEBES SENTIR ACOMPAÑO RESPECTO A TODO ESTO QUE ESTOY SUFRRIENDO, TÚ SABES QUE PERMANENTEMENTE ESTUVE EN UNA BÚSCUELA Y ESPERA (SEGUN CUENTAN MIS CUADERNOS) ESPERA QUE A RATOS SE VACÍA INSUPERABLE POR EL INMENSO VACÍO, SOLEDAD Y TEMPORES QUE FUERON ADELANDO ME E HIZIENDOME POCO A POCO, FUE ENTONCES CUANDO APARECIO ELLA (SILVIA) Y TODO SE TORNO DIFERENTE. LA CONOCI UNA MAÑANA DE VISITAS ALLI EN LA CARCEL PUBLICA, DESDE ESE MOMENTO FUIMOS CONOCIÉNDONOS Y AUN CONTINUAMOS HACIÉNDOLO, NO SE EN QUE HA DE TERMINAR ESTE PROCESO, SIN EMBARGO, MIENTRAS NO ENCONTREMOS LA RESPUESTA EXACTA, HEVOS DE DISFRUTAR CADA MOMENTO, CADA ENQUEM. TRO EN ESTAS GOISES PAREDES QUE TIENEN LA PARTICULARIDAD DE FERMENTAR O ESTRANGULAR LA SEMILLA DE LOS SUEÑOS QUE TODOS GUARDAMOS Y ESCONDEMOS EN LAS BOLSILLAS DEL CORAZÓN. QUIZAS ELLA SEA (VIGILANDO TUS PUNTERAS) COMO AQUELLAS BUROPJAS DE JARON QUE HICIERAMOS CUANDO NIÑOS, O TAL VEZ, CON EL TIEMPO ELLA SEA COMO EL CONTENIDO DE LOS SILABARIOS QUE FUERON ENSEÑANANTONOS NUESTROS LETRAS PRIMERAS... COMO QUIERA QUE SUCEDA, LO CIERTO ES QUE HOY NOS ENCONTRAMOS Y SENTIMOS CERCA EL UNO DEL OTRO, POR LO TANTO NO QUIERO ENTENDR A INDAGAR ADECEA DEL FUTURO DE AMBOS, LO IMPOTANTE ES EL PRESENTE NADA MÁS.

SABES HERMANITA QUE QUIERO DESIOTE QUE VEAS POR ALLI EL VALOR DE UNA CHAQUETA DE INVIERNO CON CAPUCHÓN Y TODO ESO, INEGR ME LO ANUNCIAS Y TE ENVIÓ UN GIRO PARA COMPRAOLA. QUIERO ALGO CON UN CARTE MILITAR QUE ALLI EXISTEN, PERO QUE NO SEA MUY CARO, TAMBIEN QUIERO ALGO SIMILAR PARA MI FLACA... BUENO LE PREGUNTARE QUE NECE-SITA, O BIEN TÚ DEBES DARME ALGUNA IDEA SOBRE QUE LE OUSTAN A LOS MUJERES. CONTESTAME EN TU CARTA PROXIMA.

CUENTAME COMO ES ESO DE TU OCUPACION EN LA RESIDENCIAL ME PARECE BASTANTE ENTRETE, PLENO TÚ LO DICAS. NO ME INCOE COMO SE VIENE, EN TODO CASO LO IMPOTANTE ES QUE AHORA ESTÁN VIVIENDO LO QUE DE VERDAD SE MEDICAN DESDE HACE MUCHO TIEMPO, QUIERO QUE ESE NUESTRO PRESENTE SE EXTIENDA LO MÁS POSIBLE Y BUENO FERTUNAR UN NUEVO NIÑO, CREO QUE ES IMPOTENSABLE PARA SOLIDIFI-CAR MAS AUN AQUELLO QUE POSEEN.

DIENTE CON DIENTE AVANZARON,
SIEMPRE AVANZARON.
Y SE LLENARON DE FLORES LOS OJOS,
Y COSECHARON NOSTALGIAS, PENAS, ALEGRÍAS,
Y FECONDARON UN HIJO,
LUEGO OTRO, Y UN SUEÑO,
Y SE DALTARON LOS BOLSILLOS,
NADA TENÍAN, NADA,
SIN EMBARGO,
DUEÑOS ERAN DE TODO, TODO ...
PORQUE JUNTOS ESTUVIERON
DESDE SIEMPRE,
Y POR SIEMPRE,
Y A CADA PESO QUE SUS BOCAS ALZARON,
POCEDÍA UNA SONRISA;
Y ERA HERMOSO DE VERDAD VERDES ...
DIENTE CON DIENTE AVANZANDO
SIEMPRE AVANZANDO, SIEMPRE.

CREEMAME SI HAS CONTINUADO ESCRIBIENDO Y SI LO ^{HAS} HECHO, ES HORA
QUE ME ENSEÑES ALGO DE TU PRODUCCION POETICA.

MIS SALUDOS A ESA SOLITARIA GAVIOTA QUE DE MI SE RECORDÓ.
MIS SALUDOS A LAS OLAS HUMEDAS Y CONSTANTES.
MIS SALUDOS A LA NIEVE Y AL VIENTO

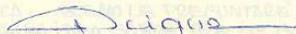
MIS SALUDOS, Y OTROS MÁS, PARA AMBOS EN ESTE NUEVO AÑO, YA QUE
NO LO HICE ANTERIORMENTE.

UNA PÁGARA DE BUENOS DESEOS

Y UNA SONRISA LARGA COMO LOS HILOS QUE SOSTIENEN
A LAS ESTRELLAS.

~~IRACIONALMENTE~~

VUESTRO



DENI SANTIAGO 7 ENERO 1978

(SEGUN DICEN LOS CALENDARIOS Y HOROSCOPOS)

D.S. MI DEDJO ESTÁ MEJOCITO, PERO ME TULE EL TOBILLO

A fines del año 1977 Miguel y yo volvimos a Valparaíso, lo primero que hicimos fue viajar a Santiago a verlo, fue un encuentro hermoso, cargado de cariño, conocí a su “flaca”, conversamos mucho, había mucho para contar por ambas partes, su cara estaba diferente, se notaba que estaba enamorado y eso me hacía muy feliz.

Mi cuñada Silvia y yo congeniamos de inmediato, surgió entre ambas un cariño que solo reflejaba el amor que ambas sentíamos por él, me gustó su forma de ser y cómo ellos demostraban el cariño que los unía.

Era bueno volver a estar juntos, era bueno poder mirarlo a los ojos, era bueno verlo sonreír y sentirlo tranquilo, era bueno volver a su lado.

Mi hermano y yo compartíamos miradas, nos unía la sangre y los ideales, mi hermano y yo éramos uno a la luz de las estrellas que nos acompañaron de niños, mi hermano y yo cantábamos en las noches de luna canciones Interminables, mi hermano y yo compartimos juegos infantiles, mi hermano y yo nos abrazábamos cuando llovían penas, mi hermano y yo disfrutábamos del mar y las gaviotas, podíamos estar horas

observando su vuelo mientras nuestros pies desnudos acariciaban la arena en la caleta Portales, mi hermano y yo estábamos libres a pesar de las rejas, no había nada en el mundo que distanciara nuestros corazones, ni las distancias que pronto vendrían a rondarnos.

PARA DISFRUTAR DE LA TOTALIDAD DE LA OBRA,
SIGUE [ESTE VINCULO](#) Y DEJASE GUIAR.